

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 26 AVRIL, 1845.

No. 17.

**Sommaire:**—FEUILLETON, Louis de Glenvez, (fin).—INDUSTRIE, Lecture prononcée par l'Honorable A. N. Morin, sur les produits exportables, etc., etc.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Histoire de la civilisation, Article lu à la Société des Amis.—Une chasse en vacance — Alfred. — Nouvelles d'Europe.—Variétés.

## FEUILLETON.

### Louis de Glenvez.

(Suite et fin.)

V.

Cinq mois plus tard, par une froide soirée d'hiver, un léger navire, armé de vingt-quatre canons et portant à ses deux extrémités une panthère sculptée, s'avantait à toutes voiles vers les côtes de la Bretagne.

Le vent soufflait avec violence, le ciel se chargeait de nuages menaçants, et la mer, déjà noire comme de l'encre, commençait à s'agiter dans ses profondeurs. Des alcyons, ces hirondelles de l'Océan qui prophétisent la tempête aux matelots, comme leurs sœurs nous annoncent la pluie et les orages, rasaient silencieusement les flots, trempant de temps en temps dans l'écume leurs ailes agiles. Des manches de velours, beaux oiseaux aux ailes blanches frangées de noir, accouraient de tous les points de l'horizon pour se réfugier à l'abri des rochers.

Tout présageait une de ces bourrasques souvent terribles que les marins appellent un gain, et cependant le pont du vaisseau était chargé d'une foule joyeuse. C'est qu'on approchait du port, c'est que la vigie venait de jeter au milieu de ces hommes depuis si longtemps éloignés de leurs familles, depuis si longtemps privés de toutes les jouissances du cœur et de la vie, ce cri qui remue si profondément les marins, en quelque lieu qu'il retentisse: Terre, terre à bâbord.

Tous les yeux, ardemment fixés sur l'horizon, surveillaient avec une impatience fiévreuse le point noir qui émergeait du sein de la mer, car, ce point noir, c'était à la fois la patrie, la famille, la sécurité et le repos.

Les matelots s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits. De tous côtés, on s'entretenait du retour, du port où l'on allait aborder, du pays où l'on se retirerait ensuite, des personnes qu'on allait revoir après une aussi longue absence. Les uns nommaient une mère, une femme, une sœur, une maîtresse; les autres parlaient d'un père, d'un frère ou d'un ami. Tous les cœurs s'épanouissaient à l'approche de ce rivage bien-aimé de la France.

Un seul homme ne semblait pas partager cette ivresse universelle. C'était un passager, c'était Louis de Glenvez. Il marchait à grands pas sur le pont en causant avec son ami Le Groix; mais ses yeux, lorsqu'ils interrogeaient l'horizon, paraissaient disposés à se remplir de larmes; son front était pâle et soucieux.

« A mesure que j'approche de cette terre si désirée, disait-il au corsaire, il me semble que

ma tristesse redouble. La joie même de ces braves gens me fait peur. Je ne comprends pas que l'homme ose concevoir tant d'espérance après tant d'illusions déçues. Hélas! parmi tous les noms que ces matelots ont nommés, combien y en a-t-il qui ne répondront pas à l'appel. Les voyageurs ont tout à redouter à l'heure du retour, la mort, l'oubli, l'indifférence.

— Certes, dit Le Groix, tu es un de ceux qui ont le moins à craindre de ce côté: madame de Glenvez est jeune, et son cœur n'a pas cessé de l'appartenir. Ingrat, tu veux te faire plaindre, et cependant partout tu ne rencontreras que des envieux. Tu possèdes la plus jolie femme de notre province, l'épouse la plus aimante, la plus dévouée. Tu es riche puisque ses biens ont été sauvés; tu vas être libre et tranquille, puisque le gouvernement t'a assuré de sa protection. Que te faut-il donc encore?

— La certitude que toute cette félicité dont tu me traces le tableau n'est pas une vaine chimère, la certitude qu'elle n'est pas un rêve qui va se dissiper pour me laisser sous le coup d'un triste réveil.

— Pour avoir cette assurance qui te manque seule, tu l'avoues, il ne faut plus que quelques heures de patience. Mais, dit le capitaine de la *Panthère* en fixant ses yeux dans la direction où devait apparaître la terre, où sommes-nous?

On aperçut au loin une chasse-marée dont le vent tourmentait les voiles rouges, et qui paraissait se hâter de fuir.

On s'approcha de lui, puis on le héla.

« Holà! les amis, où sommes-nous? » cria le corsaire en usant de son porte-voix.

Le patron du petit bâtiment, vieillard chauve et barané, se haussa sur ses pieds, puis, mettant ses deux mains autour de sa bouche pour concentrer le son, il répondit:

« Ile de Glénan. »

M. de Glenvez tressaillit: il n'était plus qu'à quelques lieues de son château.

Après avoir entendu la réponse du chasse-marée, Le Groix grimpa dans les haubans, et demeura quelques instants attentif et silencieux, observant le ciel, la mer et la côte qui commençait à se dessiner aux regards.

Il revint ensuite auprès de M. de Glenvez.

« Ami, lui dit-il, je crois que nous allons avoir du gros temps, et que nous ne pourrons pas arriver à Lorient avant la nuit. Je vais donner l'ordre de jeter l'ancre; demain nous entrerons au port.

— Ce sera plus prudent, Charles. Quant à moi, je n'ai plus qu'un service à solliciter de ton inépuisable amitié: c'est de me confier une chaloupe et quelques hommes pour gagner le rivage. Passer toute une nuit aussi près de Glenvez sans essayer d'y arriver, c'est impossible. Tu me comprends, ami?

— Oui; mais ces parages, tu le sais mieux que moi, sont dangereux, et la mer houleuse.

Le baron sourit avec mélancolie.

« Rassure-toi sur mon compte, répondit-il; j'ai assez éprouvé les flots pour n'avoir point peur de leur menace. Ce tête à tête avec l'Océan me rappellera, au contraire, les plus vives jouissances de ma jeunesse. D'ailleurs, vois-tu, l'inquiétude est là, dans mon cœur, comme un ver qui me ronge. Il faut que je m'en aille.

— Va donc, et que Dieu te serve de guide, »

dit Le Groix, trop habité lui-même à braver le danger pour insister davantage.

Il alla donner l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et désigna quelques hommes courageux et adroits pour accompagner son ami. Ivon fut choisi le premier.

Quand tout fut prêt, les deux jeunes gens se séparèrent.

« Adieu, se dirent-ils, et au revoir dans huit jours, au château de Glenvez. »

La chaloupe s'éloigna de la corvette comme un enfant qui quitte sa mère. Ivon se mit au gouvernail, tandis que les autres matelots travaillaient à la manœuvre. Quant à Louis de Glenvez, il s'enveloppa dans son manteau et s'assit sur une banquette.

Lorsque l'embarcation eut dépassé l'île de Glénan et s'approcha de la côte, le vent redoubla de fureur. Les vagues se dressaient sous la frêle chaloupe et l'emportaient avec elles. Le ciel était sombre, quoiqu'il fût de temps en temps illuminé par des éclairs. On entendait dans le lointain le mugissement de la mer contre les récifs de la pointe du Pouldu.

Tout le monde était silencieux à bord du bateau. La nuit et l'approche de la tempête rendaient sérieux ces hommes ordinairement gais et intrépides. Ivon avait seul ouvert la bouche pour raconter en peu de mots un épisode de sa vie de goblier, et pour dire qu'il aimerait mieux périr dans l'Océan que dans la Loire, parce qu'il lui paraissait plus glorieux d'être mangé par les requins que par les brochets.

M. de Glenvez sortit bientôt de ses méditations, et commanda la manœuvre avec le sang froid et laplomb qui appartenait à un ancien officier de marine.

Il avait si souvent parcouru, dans des parties de plaisir, les parages où il se trouvait, qu'il se dirigea sans trop de difficulté au sein des ténébres.

Bientôt, au moment où la chaloupe se soulevait sous une vague énorme, il entrevit dans la brume une petite lumière qui brillait comme une étoile voilée par de légers nuages, et entendit en même temps le clapotement des eaux contre les rochers.

Une émotion indéfinissable inonda son âme et le fit chanceler. Il s'assit en comprimant avec la main les battements de son cœur éperdu. L'exilé touchait au port, car les flots dont il entendait le mugissement rapproché baignaient le rivage de Glenvez, et la petite lumière qui scintillait dans le brouillard éclairait l'appareil solitaire de sa femme.

« Elle est là! elle est là! se dit-il avec des transports insensés. Elle m'attend. Mon Dieu, ne me laissez pas périr dans l'excès de ma joie. »

Cependant la chaloupe ne trouvait pas un endroit sûr où aborder. La mer était si houleuse que le baron n'osait s'approcher de la côte dans la crainte de s'échouer contre quelque roscif. La nuit ne lui permettait pas non plus de découvrir l'entrée de la baie, où il eût trouvé un refuge. Il resta quatre heures dans la même situation, n'avançant guère, courant d'éternelles bordées. La petite lueur qui brillait aux fenêtres du château semblait, par son immobilité, le provoquer à de nouveaux efforts.

Enfin, à la faveur d'un éclair, il reconnut un bouquet de sapins qui se dressait à l'entrée de la baie où il s'était embarqué à l'époque de

son départ pour l'Île-de-France. Il donna ordre à Ivon de gouverner de ce côté ; mais le matelot, glacé de terreur, n'obéit pas à ses ordres, et lui montra du doigt en criant à voix basse : " L'ancou, l'ancou ! " une ombre qui semblait glisser sur les flots.

Les autres matelots jetèrent le même cri en donnant les mêmes marques d'épouvante.

" Etes-vous fous ou lâches, s'écria M. de Glenvenez ; que voulez-vous dire avec votre ancou.

— Quoi ! n'avez-vous pas vu le spectre avant-coureur de la mort ? s'écria Ivon en faisant de nombreux signes de croix. N'entendez-vous pas des voix lamentables qui pleurent dans les rochers ?

— J'ai vu un poisson, marsoin ou goéland, qui filait entre les vagues. Voilà tout. Quant aux voix que vous entendez, ce n'est rien autre chose que le bruit de la mer qui monte au milieu des écueils, ou qui se brise sur les marches de l'escalier du Diable."

En effet, la chaloupe ne se trouvait plus qu'à quelques portées de fusil de ce passage ainsi appelé, nous l'avons dit en commençant cette histoire, à cause de sa forme bizarre et des dangers qu'auraient couru ceux qui eussent été assez hardis pour essayer de s'y engager pendant la nuit.

Les matelots gardèrent le silence. Ivon se remit à la barre.

Mais tout à coup, à la lueur d'un éclair, Louis de Glenvenez vit lui-même une ombre qui escaladait les marches de l'escalier. Cette ombre s'arrêtait à chaque assise et semblait lutter contre le vent qui soufflait avec force sur ces masses granitiques.

" Voyez-vous, voyez-vous l'ancou ? s'écrièrent tous les matelots à la fois.

— As-tu vu ses yeux rouges qui brillaient sous son capuchon ? dit un marin.

— As-tu vu son corps velu sous son linceul noir ? dit un autre.

— On dit, murmura Ivon, que l'ancou n'a point de dents, mais qu'il suce le sang des naufragés. C'est l'ancou qui reçoit les matelots dans ses bras lorsqu'ils tombent à la mer. On assure qu'il a le don de prolonger leur vie, et qu'il en profite pour les faire souffrir.

— Silence, dit M. de Glenvenez ; vous êtes tous des poltrons ; l'ancou, c'est un contrebandier."

Le baron avait-il deviné la vérité ? C'est ce qu'il ne sut jamais lui-même. Quoiqu'il en soit, comme son explication ne manquait pas de vraisemblance, les matelots parurent l'accepter sans résistance.

Une demi-heure après, la chaloupe vint s'échouer dans les sables de la baie.

M. de Glenvenez sauta sur le rivage, et s'élança vers le château.

Le vieux manoir était enseveli dans les ténébres. On ne distinguait aux alentours que les fûts des sapins isolés au milieu desquels le vent de mer s'engouffrait avec de lugubres murmures. Quand l'exilé sortit de la futaie et entra dans l'enceinte un chien de garde accourut en aboyant ; mais l'intelligent animal n'eut pas plutôt flairé le maître, absent depuis trois années, qu'il se tut aussitôt, et le suivit avec mille caresses.

Avant de frapper à la porte de sa maison, le baron voulut en faire le tour ; il parcourut, à la lueur de l'orage qui venait de se déclarer dans toute sa force, la pelouse et les allées. Il vint ensuite sur la terrasse.

Il s'assit, le cœur palpitant, sur le banc où il avait coutume de venir se reposer avec sa femme durant les belles soirées d'été : il reconnut le figuier, les deux pins entrelacés, toutes ces images familières de sa retraite. La mer

se brisait sous ses yeux avec rage ; mais maintenant que lui importait la colère de l'Océan ? Il touchait la terre natale ; il était rentré dans le nid paternel. Tout ce qui l'entourait lui était doux et propice. D'un coup d'œil rapide il embrassa les années de son exil, de ses longs voyages, ses fatigues, ses épreuves, ses ennuis, les tempêtes, les combats, et il savoura dans ce souvenir poignant la joie de recommencer une nouvelle vie.

A la fenêtre du premier étage, à cette fenêtre qui avait si souvent servi d'encadrement au couple amoureux, il vit la petite lumière briller d'un éclat plus vif.

" Elle est donc là, éveillée ou endormie, mais désormais tout à moi. Voici le berceau d'Olivier. Comme je vais la trouver plus belle après cette longue séparation. Cher enfant, combien il me paraîtra grand !

Non, je ne veux pas m'emparer trop vite de ce bonheur qui est sous ma main : je veux attendre que mon cœur ait cessé de bondir dans ma poitrine. Je veux qu'en se levant, lorsque le jour va naître, elle me voie agenouillé sur cette terrasse et lui tendant les bras."

M. de Glenvenez avait oublié tous ses anciens tourments. Devant cette maison silencieuse dont la lumière du première étage était comme l'âme, il se sentait apaisé et consolé.

" Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il en revenant à grands pas vers la porte d'entrée, et en se baissant pour appliquer ses lèvres sur le granit du seuil ; mon Dieu, je vous remercie. Cette minute bénie rachèterait mille années de souffrances."

Il leva la main vers la cloche ; puis il hésita comme un enfant.

" Non, je troublerais son paisible sommeil," se dit-il.

Mais il ne put contenir plus longtemps son impatience, et il sonna.

Le bruit de la cloche éveilla dans le château silencieux les échos endormis ; le son, se prolongeant de corridor, en corridor, alla, expirer dans un lointain mystérieux. Un chien aboya dans l'intérieur, puis tout retomba dans le silence.

Le baron, qui était en proie à une exaltation qui ressemblait à de l'ivresse, attendit impatiemment que quelqu'un vint répondre à son appel.

Au bout de cinq minutes, une fenêtre s'ouvrit lentement et sans bruit.

" Qui est-là ? cria une voix que le baron reconnut aussitôt.

— C'est moi, répondit-il à voix basse ; c'est moi, Daniel, c'est moi, mon ami ; c'est tout mon maître, Louis de Glenvenez.

— M. le baron ! dit la voix qui se brisa aussitôt dans un sanglot. Oh ! Jésus, mon Dieu !

La porte s'ouvrit aussitôt et se referma sur le châtelain. Le chien, demeuré en dehors, fit alors entendre un long hurlement.

Le domestique ne disait mot ; mais si M. de Glenvenez avait pu voir sa figure à la clarté de la lanterne qu'il tenait à la main, il eût été frappé de sa pâleur.

" Daniel, mon ami, mène-moi vite à la chambre de la baronne. Elle dort, sans doute.

— Oui, elle dort, répondit le vieux serviteur sans interrompre sa marche.

— Et Olivier, se porte-t-il bien ; a-t-il grandi ? Pense-t-il quelquefois à son pauvre père ?

— M. Olivier est un charmant enfant, monsieur le baron ; il sera la consolation de votre vie.

— Comme tu dis cela d'un ton lugubre, Daniel."

Cependant M. de Glenvenez était arrivé devant la chambre à coucher de sa femme ; il fit le geste de frapper à la porte.

" Je vais l'éveiller, mais elle me pardonnera, n'est-ce pas, Daniel ? Un pauvre exilé mérite quelqu'indulgence."

Il frappa ; mais on ne répondit pas. Il recommença, même silence.

Étonné et inquiet, M. de Glenvenez se tourna alors vers son domestique. Le pauvre homme avait posé sa lanterne à terre, et il cachait sa figure entre ses mains.

" Que veulent dire ces larmes, Daniel, parle ? Quelque nouveau malheur me menace-t-il encore ? Madame de Glenvenez n'est-elle pas ici ?

Daniel éclata en longs sanglots.

Alors l'exilé ouvrit brusquement la porte de la chambre.

Un cierge était allumé sur une table placée à côté d'un lit. Sur le lit, une femme était étendue sous un voile ; son visage était d'une pâleur mortelle, et ses traits avaient la solennelle immobilité de la mort.

Le baron s'approcha du cadavre, et poussa un cri horrible.

" Morte !

— Oui, monsieur le baron, morte depuis deux ans. Le corps a été embaumé par le médecin du château, M. Sauvot ; l'âme est au ciel.

— Mais pourquoi ne me l'avoir pas appris ?

— Madame, avant d'expirer, a exigé de nous le serment de cacher sa mort au monde entier, afin de ne pas compromettre la fortune et la vie de son enfant.

— Où est-il ? où est Olivier ? dit l'exilé, devenu aussi pâle que la morte.

— Ici, monsieur le baron, ici."

Daniel conduisit son maître dans un vaste cabinet attenant à la chambre à coucher, et s'arrêta auprès d'un petit lit placé auprès d'un autre lit de plus grande dimension.

Là, Olivier dormait paisiblement à côté de sa nourrice.

" Mon enfant ! mon enfant ! s'écria le baron en s'inclinant sur son fils et en le couvrant de baisers passionnés, tu n'as donc plus de mère ?

Olivier ouvrit de grands yeux surpris ; puis, sans reconnaître son père, il souleva son petit doigt en disant comme autrefois au corsaire :

" Chut, elle dort."

Il se recoucha, s'agita ; puis se rendormit.

Quand le jour parut, Louis de Glenvenez, évanoui, était couché sur un fauteuil. Daniel était debout à côté de lui, attentif et silencieux.

Huit jours après cette cruelle scène, Le Groix arriva au château de Glenvenez. Quand il eut appris tout ce qui s'était passé, il accourut auprès de son ami. Le baron était calme, mais son regard morne révélait un incurable désespoir.

" Maintenant, j'ai tout compris, dit-il au jeune corsaire ; cette mère héroïque a voulu que son ombre veillât encore sur son enfant. Afin que ses biens ne fussent pas confisqués comme n'appartenant plus qu'à un émigré, elle a ordonné qu'on dissimulât sa mort. Puis elle a craint aussi mes alarmes : elle n'a pas voulu m'exciter à un retour périlleux en m'appelant à elle. Elle a vécu comme un ange et comme une sainte ; elle est morte comme une bonne mère.

— Allons, courage, dit Le Groix ; madame de Glenvenez l'a légué un grand exemple à suivre ; toi aussi, tu dois combattre pour protéger le berceau d'Olivier.

— Moi, répondit le baron en secouant la tête, je ne demande plus qu'à mourir."

E. DE LACHAUX.

## INDUSTRIE.

## Lecture

Développée par l'hon. A. N. Morin, dans les salles de la société dite MERCANTILE LIBRARY ASSOCIATION de Montréal, le 17 avril 1845.

DES ARTICLES EXPORTABLES FOURNIS PAR NOTRE PAYS ET DE L'IMPORTANCE POUR LES GENS DES VILLES D'EN ENCOURAGER LA PRODUCTION DANS LES CAMPAGNES.

Dans les villes populeuses de l'ancien monde, la plupart de ceux qui appartiennent aux classes inférieures et même aux classes moyennes, naissent, vivent et meurent sans porter leur attention sur ce qui existe en dehors de leur cité, dont beaucoup d'eux n'ont jamais franchi l'enceinte; plusieurs même croient sans doute que l'univers entier se compose d'agglomérations aussi denses que celle dont ils font partie. Pour les uns et les autres, le travail a pour mesure journalière la quantité d'objets indispensables qu'il leur procurera chez le commerçant du coin de la rue, ou au marché le plus voisin; ces sources sont pour eux intarissables lorsqu'ils ont le numéraire qui leur permet d'y puiser. Ils n'ont jamais vu croître et jaunir l'épi qui donne le pain, jamais peut-être observé la fane qui alimente le tubercule nourricier, jamais reposé leurs yeux sur les verdoyants pâturages qui engraisent les animaux dont la chair les sustente. Et dans ces classes, ceux-là même auxquels leur éducation, leur position, ou leurs moyens, ont appris à connaître et à distinguer mieux les sources de la production, et les divers canaux de transport et d'échanges qui la mettent à portée des besoins et des goûts variés des peuples, ont nécessairement avec le producteur des rapports très bornés et ne peuvent influencer qu'à un degré minime sur les résultats de ses efforts et de ses travaux.

Dans un pays comparativement nouveau comme l'est le Canada, les habitants des villes sont à cet égard dans une position bien supérieure. Le peu d'étendue de ces villes, l'accession constante d'habitants des campagnes qui viennent les peupler, les rapports habituels que cette accession crée et maintient, et plus que tout cela encore l'égalité des fortunes et des conditions ou du moins la tendance vers cette égalité, la possibilité de tenter plusieurs carrières, et l'organisation et la division moins parfaite du travail, sont des circonstances qui, nuisibles à d'autres égards, ont du moins l'avantage de nous faire connaître mieux notre pays, ses habitants, ses ressources, les moyens à adopter pour rendre ces ressources profitables tant aux habitants des campagnes qui en sont plus rapprochés, qu'à ceux des villes qui peuvent le mieux au moyen de son commerce faire attribuer une valeur rémunératrice aux divers produits. Si donc il n'est personne à peine dans nos jeunes cités qui n'ait les moyens de se rendre utile à soi-même et aux autres sous les rapports dont nous nous occupons, combien le peuvent davantage ceux qui me font l'honneur de m'écouter aujourd'hui, et qui, appartenant aux classes éclairées, animés par la bienveillance envers leurs semblables, remplis de zèle pour le progrès des lumières et l'avancement des sciences et des arts, capables de faire des sacrifices individuels à ces fins, ont déjà recueilli et recueilleront plus abondamment encore le fruit d'aussi nobles occupations.

Les moyens supérieurs que nous avons de connaître l'ordre et les bienfaits de la Providence dans l'économie de la société, d'aider cette Providence dans l'accomplissement de son œuvre, doivent être pour nous un sujet d'actions de grâces, et un encouragement à devenir, s'il est possible, plus charitables envers nos frères. Si j'eusse eu à traiter la partie morale du sujet, à faire voir tout ce que la relation mutuelle de villes et de campagnes peut inciter de bons sentiments et de bonnes actions, j'aurais eu devant moi un champ étendu; je serais moins sorti, en le parcourant, de mes études et de mes préoccupations passées, qu'en m'occupant de questions industrielles, trop étrangères peut-être à mes lectures et à mes entretiens, pour justifier ma témérité. Mais vivant au milieu d'une société mixte, ayant à m'adresser à des hommes avec lesquels je puis différer, et qui diffèrent peut-être entr'eux dans leur manière de voir, sur les questions de philosophie, de morale, de socialité, que nous aurions ensemble passées en revue, j'aurais craint de blesser sans le vouloir quelques-uns de ceux qui m'honorent de leur attention, et cette crainte seule m'eût mis à la gêne. Nous n'aurons pas à rechercher pourquoi l'auteur de tout bien, qui nous unit dans une même appréciation et un même partage de ses nombreux bienfaits, comme il nous unit dans un égal désir de faire ce qui est juste et bon, tel que chacun de nous le peut comprendre, n'a pas permis que nous eussions sur tous points des doctrines ou des prédilections communes. Nous allons vous placer sur un terrain neutre. Chacun de vous, Messieurs, connaît mieux que moi son ensemble et ses divisions. Je n'ai aucune prétention à la nouveauté dans les vues, à la perfection dans les détails; je n'aurai eu d'autre mérite que de présenter à votre mémoire et à votre intelligence quelques points de nos ressources agricoles et industrielles, en tant qu'elles peuvent tendre à produire des objets d'exportation, afin de nous permettre l'usage d'autres choses que nous recevons et dont nous ne saurions facilement nous passer, en même temps que la balance de notre commerce ne sera pas contre nous dans une proportion démesurée. Le gouvernement de la métropole a agi libéralement à notre égard en matière commerciale par plusieurs dispositions récentes: nos voisins ont dernièrement adopté des lois qui nous deviendront avantageuses à divers égards; nos canaux intérieurs, creusés à grands frais, vont bientôt nous rapporter le tribut attendu; un chemin de fer se projette qui, presque en toute saison, unira Montréal et l'Océan: l'occasion est favorable pour tenter de nouvelles branches de commerce, et pour faire fructifier davantage celles que nous possédons.

Vous n'êtes pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'un capital commercial peut s'accumuler sans campagnes productives, sans population, sans industrie; vous savez que ce sont les campagnes qui forment les villes et non les villes qui créent les campagnes; vous admettez que nous tous, que les économistes rangent sous le terme de non-producteurs, prêtres, magistrats et hommes de profession, conservateurs de la morale, de la santé et des lois des peuples, ou marchands préposés à leur fournir à l'aide d'échanges multipliés des moyens faciles et économiques de profiter de l'abondance et de l'industrie des autres nations, nous ne vivons, médiatement ou immédiatement, que du surplus amassé petit à petit par les producteurs; et dans un pays encore presque sans manufactures ces producteurs se réduisent à peu de chose près aux hommes des

champs; vous savez que l'aisance et l'abondance parmi ceux-ci rejailliront sur vous, et qu'au contraire vous souffrirez de leur inertie et de leur pauvreté; nous ne serons donc après tout qu'égoïstes en les encourageant, en les aidant, en les mettant en rapport avec d'autres contrées et d'autres besoins; du moins, si à cause de nos habitudes, de l'instruction que requiert notre enfance, des méditations de notre âge mûr, des moyens d'action que nous maintenons au loin au dedans et au dehors du pays, nous tirons sur la masse commune plus largement que la plupart de nos concitoyens des campagnes, rendons leur de bonne grâce en renseignements utiles, en encouragements, en projets efficaces d'organisation et d'association, en contributions pécuniaires même lorsque nous le pourrons, ce que nous ne tenons en premier lieu que d'eux.

Quels sont les moyens que nous avons de remplir ce devoir? Nous le verrons dans le cours de ce petit exposé, au fur et mesure, et en conclusion. La méthode que je m'y suis proposée est de m'occuper d'abord des produits agricoles; en second lieu des produits des animaux domestiques ou dans l'état de nature; ensuite des ressources minérales inexplorées mais reconnues abondantes que le pays renferme; enfin des produits de nos forêts, ressources qui proprement nous appartiennent à nous; un mot sur les manufactures domestiques, un autre sur l'organisation de sociétés agricoles et industrielles, termineront la tâche.

Je commencerai donc par le blé, la plus importante des céréales, et l'emblème de l'abondance chez tous les peuples anciens et modernes des climats tempérés. Les variétés en sont nombreuses. Les ravages causés depuis plusieurs années par la mouche hessoise en ont diminué la culture; cependant l'assez grande abondance de la dernière récolte donne à espérer que ce fléau va disparaître. Son action est périodique; elle a été telle dans la Nouvelle Angleterre qui avant nous en avait souffert considérablement. Nous pouvons donc croire que le mal est sur son déclin. Remarqué d'abord dans la partie sud du District de Montréal, il s'est propagé à l'est et à l'ouest, mais beaucoup plus rapidement vers l'est, où sa marche progressive annuelle a été d'une douzaine de lieues. Il a atteint le comté de Rimousky, que l'on s'est habitué bien à tort, par suite de circonstances étrangères à notre sujet, à regarder comme une autre *ultima Thule*, comme un pays aride et sauvage. C'était pourtant là, indépendamment de l'exportation des bois sciés qui y a été plus considérable depuis plusieurs années que partout ailleurs, qu'on trouvait, et là seulement, il y a deux ou trois ans, assez de blé pour les besoins locaux, et au delà, indépendamment encore des autres commodités de la vie qui n'y manquaient pas. J'ai moi-même apporté de ce blé, d'une belle qualité, pour le semer dans ce District, et quoique je n'aie pas encore trouvé l'occasion de le faire, je m'attends à avoir plus tard, dans le résultat, la confirmation de la croyance que les grains apportés des climats froids dans un pays plus chaud ont une croissance plus rapide et viennent généralement mieux. Revenant à la mouche hessoise, le seul préventif direct qu'on ait annoncé, est de semer de la chaux en poudre sur l'épi lors de la floraison, temps où l'insecte dépose ses œufs dans la fleur naissante. C'est comme topique seulement que cette chaux peut agir, et l'efficacité du moyen est contestée. Mieux vaut s'abstenir de semer du blé, comme on l'a fait, et lorsque le mal est sur son déclin, ne

cultiver, comme on l'a fait aussi, que des variétés précoces pouvant se semer tard et ne venant à épier qu'après l'époque ordinaire des ravages de la mouche. La variété appelée blé blanc de trois mois, ou petit blé blanc, recherchée avec empressement par les cultivateurs dans les derniers temps, a rendu trop de services pour la passer sous silence. Cependant son produit n'est pas très considérable; la farine en est plus sèche et moins blanche, et quoiqu'il ait passé dans le commerce comme les anciens blés du Bas-Canada, les consommateurs ne manqueraient pas de se plaindre s'il formait à l'avenir le fonds de notre exportation. Il sera donc avantageux d'y substituer le blé de la Mer Noire, dont les cultivateurs pratiques qui l'ont essayé, se louent universellement; on approuve également le blé de Sibérie, appelé aussi blé d'Asie et blé chinois. L'on s'est assuré qu'ils sont peu sujets à la rouille. Quant à la mouche, je pense qu'ils n'en sont garantis que par l'époque tardive où on les sème; du moins, semés de très bonne heure, ils ont en quelques cas subi le sort commun. Les marchands, les hommes de profession, tous ceux qui voient habituellement les habitants des campagnes, devraient se procurer ces nouvelles variétés, pour les distribuer par petits échantillons à des cultivateurs intelligents. La modique dépense qu'il faudra faire à cette fin, ne sera pas une objection pour ceux qui savent que le blé est, à cause de son débit constant et assuré, et de son prix plus considérable sous de moindres poids et volumes, le plus profitable et peut-être le seul profitable des grains avec lesquels le cultivateur peut faire de l'argent, c'est-à-dire, réaliser un surplus qui profite aux autres classes, comme nous l'avons vu. L'on a depuis peu cultivé avec succès dans le District de Québec, le blé d'automne, oublié dans le Bas-Canada. L'essai mérite d'être continué. J'ignore si l'époque de sa floraison le fait échapper à la mouche. Enfin, avant d'abandonner le sujet des variétés à préférer ou à essayer, je dirai un mot du blé de Russie, proprement dit, sur lequel des essais en petit ont été faits l'an dernier. On l'a semé comme grain de printemps, et c'est un blé d'automne, ou du moins, s'il ne l'est pas, on devrait le traiter comme tel en ce pays. Nos hivers ne sont peut-être pas moins froids que ceux des régions où il est acclimaté, mais nos étés sont plus secs et plus chauds, et quant au blé en question semé ici le printemps, l'effet est le même que si nous avions un climat plus méridional, le même qu'on a observé lorsqu'on a transporté les céréales usuelles de la zone tempérée dans les régions inter-tropicales. La feuille pousse avec une vigueur considérable, mais l'épi ne se forme pas. Nous ne pourrions donc bien connaître la valeur pour nous de ce blé de Russie, que lorsqu'il aura été assujéti à un semis d'automne.

En qualité, notre blé se déprécie par son manque de netteté. Les avoines et autres grains inférieurs qui y sont mêlés, les mauvaises herbes de même, se propagent dans une progression plus divergente, et finissent par l'emporter dans une semence que l'on n'épure jamais. Ajoutez que les vesces et jargeaux mûrissent les premiers, s'égrèvent d'eux-mêmes, et repaissent la seconde année après les labours et hersages, étant demeurés inertes durant l'année intermédiaire, appelée *puage* dans notre assolement biennal, si déféctueux pour un sol qui n'a plus toute la fertilité des terrains défrichés nouvellement. En attendant que cet assolement soit amélioré par le

semis de graines de foin et de trèfle avec les grains et par la culture plus étendue des pommes de terre et autres plantes sarclées, nous devons recommander aux cultivateurs de semer des grains nettoyés par tous les moyens possibles, le choix des épis dans les gerbes, le criblage, le moulin à brosses, et même l'épluchage à la main par les femmes et les enfants dans les longues soirées d'hiver. Apprenons à nos concitoyens que c'est une grande erreur de dire que la terre pousse d'elle-même les plantes nuisibles et les vesces en particulier; substituons y la connaissance du fuit que surtout les graines de ces dernières, enfouies à une plus ou moins grande profondeur par le remuement des terres ou par le piétinement des animaux, s'y conservent indéfiniment jusqu'à ce qu'elles se trouvent dans un milieu plus favorable en égard à la division de la terre et aux agens atmosphériques.

L'on connaît en Europe une opération que l'on appelle le déchaumage, qu'on pourrait essayer ici. C'est le grattement de la surface aussitôt après l'enlèvement des récoltes, au moyen de herbes de fer ou de scarificateurs, à une profondeur peu considérable, pour faire germer les mauvaises graines dont la plante périt ensuite par l'hiver ou par le labour d'automne. Quand, la seconde année, l'on voudrait avoir du paillage, on perdrait ainsi, il est vrai, ce qu'on appelle l'herbage de la terre, c'est-à-dire, ce qui repousse pélemêle après une récolte de grains; mais l'on pourrait sur ce déchaumage semer du trèfle et autres bonnes plantes fourragères qui résistent à l'hiver. Tout compté, l'on n'aurait pas perdu son travail.

Si nous pouvons réagir sur l'espèce et la qualité de nos grains, nous avons encore plus en notre pouvoir quant à la quantité. Donnons l'idée, comme premier pas dans l'art des assolements et du nettoyage de la terre, des cultures et des pratiques indiquées ci-dessus, et d'autres meilleurs; faisons venir comme modèles des instruments d'agriculture améliorés; choisissons parmi notre excellente race indigène de bêtes à cornes, les individus qui devront nous fournir les meilleures vaches laitières; faisons venir du dehors des animaux de boucherie, des moutons, des cochons meilleurs que les nôtres; recommandons un meilleur dessèchement de nos guérets, et ensuite l'essai de la charrue à sous-sol qui se répand avec succès en Angleterre et dans les Etats-Unis. Imitons l'exemple que vient de donner la ville de Brockville dans le district de Johnstown, Haut-Canada, où des citoyens ont formé une société mercantile-agricole, non pour suivre l'ancien usage de récompenser ce que la routine produit mieux, mais dans la vue d'améliorer et de perfectionner les produits, en se mettant en rapport avec les campagnes pour y répandre les connaissances moins par des paroles que par des dons de divers moyens de progrès, fruits d'une généreuse libéralité.

Ce que je dis plus haut du blé, s'appliquera plus ou moins aux autres grains que nous pouvons exporter également, ou qui, consommés par nous, nous permettront d'exporter le blé. Plusieurs autres produits de l'industrie agricole sont maintenant exportés des Etats-Unis en Angleterre, où ils trouvent des acheteurs; pourquoi n'en pourrions-nous faire autant qu'eux? L'on a acquis la certitude que la graine de mil et de trèfle crue dans le Comté de Mégantic, à Rawdon, et ailleurs, pouvait soutenir toute concurrence; le houblon vient bien sur notre sol; nos pommes sirenominées ne craindraient pas la com-

paraison; le cidre qu'on en fait à Lachine et dans la Paroisse de Montréal est également apprécié.

Le lin que l'on cultive pour en faire de la toile de ménage, produit une graine qui se ressente du semis trop serré et de l'arrachage précoce; on pourrait semer cette plante uniquement pour la graine, comme l'on fait aussi maintenant dans les états voisins. Notre tabac canadien, bien conditionné, n'aurait-il pas ses précurseurs au dehors comme au dedans? Lorsque les patates ou pommes de terres sont à quinze sols le minot l'automne, ne pourrait-on pas les exporter aux îles et ailleurs? Ne pourrait-on pas augmenter la culture des ognons, dont les paroisses de l'Assomption et de Beauport entr'autres se trouvent si bien?

Il est une autre culture, celle du chanvre, que les besoins de la marine rendent importante pour la métropole. Aussi n'a-on pas cessé d'y appeler l'attention. Le résultat de l'expérience est que la production est facile, mais que le rouissage et le teillage ne peuvent se faire par les petits propriétaires avec économie et perfection. L'on devrait donc essayer ou la grande culture, ou l'achat du chanvre sur pied ou au voyage, dans quelque localité choisie et tenter la préparation au moyen de machines convenables et d'une main-d'œuvre différente de la fumille du producteur. Si des moyens se trouvaient disponibles à cet effet, l'on n'en pourrait confier l'application à personne, mieux qu'à mon ami M. Edmundson, Editeur du Cultivateur de Toronto, agriculteur pratique, qui s'est occupé de ce sujet à ses propres frais avec un zèle tout particulier. Ou bien trouvant plus près, nous pourrions en charger notre agriculteur-vétérain, M. William Evans, dont le journal anglais et français, ainsi que celui cité plus haut, mérite d'être encouragé et universellement répandu.

L'économie des engrais se place ici dans l'ordre de nos recherches. Conserver et appliquer tous les fumiers, les préserver des pluies, de la décomposition en tas, les répandre non sur les neiges dont la fonte les aménage, mais le printemps sur les prairies ou à portée des racines des plantes nouvelles; les mêler avec d'autres substances pour utiliser ce qui s'en échapperait autrement; faire servir de même les urines et les égouts des basses-cours; voilà autant de pratiques nécessaires à une bonne agriculture. On doit encore recommander de ne pas laisser perdre les cendres lessivées, si utiles pour les patates et pour les grains, et dont on voit des amas considérables près des potasseries. Le plâtre calciné et moulu, qu'on peut se procurer en quarts à assez bon marché, est excellent pour les trèfles et les prairies en général, et pour les pois, et il en faut peu. Le varech est utilement employé pour les patates vers le bas du fleuve. Nos bois fournissent des feuilles et d'autres débris végétaux qu'on peut mettre en composts avec de la terre et de la chaux pour en faire un excellent engrais. La chaux elle-même, fusée avec la terre, et employée judicieusement, est un amendement puissant et durable, et la nature déjà calcaire du sol n'est pas une raison pour ne pas l'employer. La marne, appelée *glaise bleue*, trouvée en beaucoup d'endroits sous une couche peu épaisse du sol, est très efficace; on a ainsi régénéré les terres sèches de Champlain et de Batiscan. Les sels de potasse et de soude, les engrais artificiels divers, le guano, sont encore du luxe pour nous; comme leur effet est reconnu, l'usage qu'on pourra en faire dépendra du prix auquel le commerce pourra nous les livrer. Il n'y aurait pas de honte

à former des sociétés pour chauger, comme on le fait ailleurs, les immondices de notre ville déjà grande, en un engrais bienfaisant. Les os des viandes que nous consommons pourraient servir aux mêmes usages, et aussi s'exporter en Angleterre, où l'on s'en servirait surtout pour la culture du navet. On les y importe de toutes les grandes villes, y compris celles des Etats-Unis, où on les paie sept dollars le tonneau pesant. On pourrait les faire ramasser dans les maisons par de jeunes enfants pauvres, tout aussi facilement que la cendre des poêles pour les savonniers. Un autre engrais que nous ne devrions pas laisser perdre, et qui est excellent surtout pour les patates, mis dans le sillon avec la semence en petite quantité, est le poisson appelé caplan que l'on trouve en abondance au plein de la marée sur un grand nombre d'îles du bas du fleuve, où il vient périr, rejeté par le flot hors de son élément. Il faudrait peu de temps pour en faire un chargement en certaines saisons; son état de quasi-dessiccation permettrait de le transporter plus facilement; on le trouverait peut-être le printemps assez à temps pour la plantation des patates; sinon, on pourrait le mettre en compost avec plusieurs fois son volume de terre pour l'année suivante. Vu son effet extraordinaire, je pense que les frais de transport même jusque dans notre District seraient repayés. Si les habitants de plusieurs des paroisses inférieures achètent pour l'engrais le poisson pris dans des pêcheries coûteuses, à plus forte raison pourrait-on y employer celui qui ne vaut que la peine de le ramasser. On estime qu'il suffit d'un volume égal à celui des patates semées.

Nous voici entrés dans une autre division, celle des richesses tirées du règne animal. Continuons sur celles que la mer nous fournit. Quelles ressources additionnelles pourraient nous offrir la Baie des Chaleurs, les deux rives du Saint-Laurent, ses nombreuses îles, et la côte du Labrador, dans la pêche de la morue, du saumon, du hareng, et de tout les poissons qui font un objet de commerce! Le veau-marin ou loup-marin, est sur la rive Nord et au Labrador un article de capture toujours profitable; son huile, et celle des marsouins que l'on prend plus haut dans le fleuve, nous dispensent de produire les huiles végétales pour l'éclairage et les arts. En fait d'huiles, on a une autre source de profit dans la sardine et le caplan. Un homme estimable, M. Beloué Gauthier, de Saint Irénée, dans le comté de Saguenay, avancé en âge, ayant donné ses biens à rente viagère, a tenu depuis plusieurs années des pêcheries pour ces sortes de petits poissons qu'il réduit en huile. Il a trouvé là le moyen de vivre sans exiger sa rente de ses enfants, et de donner une éducation collégiale à un ou peut-être à plusieurs, de ses petits enfants. L'huile de sa fabrication, belle et douce, ayant la consistance de la crème, éclaire très-bien, et le prix en est modéré. Disons ici que les eaux et les déchets, qu'on appelle bouilleries, servent aussi à l'engrais des terres.

La chasse des animaux sauvages, dont les fourrures sont le fruit, est chose sur laquelle nos travaux ne peuvent exercer d'empire.

Revenant à la domesticité, je dirai quant aux viandes de boucherie, que dans les temps où elles se vendent trop peu sur les marchés à l'état frais pour couvrir les dépenses, on pourrait au moyen d'associations entre marchands et cultivateurs ou entre cultivateurs d'une même localité, les saler pour les exporter. Les salaisons de porc et de bœuf exportées des Etats-Unis, surtout par le débouché de l'Ouest, obtiennent faveur en Angleterre, com-

me étant d'un moindre prix que les viandes qui s'y produisent. Il en est de même du beurre, du sain-doux, et du fromage américains. Les mêmes articles venant du Canada, s'ils étaient aussi bien préparés et expédiés, ne seraient pas plus mal reçus. Nos propres importations de ces mêmes objets, d'une autre qualité et d'un autre prix, ne donnent rien à conclure contre le débit qu'auraient ceux venant d'ici, sous certaines circonstances que je ne prétends pas connaître, mais dont les hommes versés dans le commerce peuvent se servir à propos.

Venons au règne minéral. Notre pays n'a jamais été suffisamment exploré pour nous mettre au fait de toutes les richesses que nous possédons en ce genre. Nous savons que nous sommes pourvus en abondance du plus utile des métaux, le fer, qu'on trouve partout dans la formation primitive qui s'étend au nord de nos plaines cultivées, depuis Hull jusqu'au Saguenay. Ce fer, que l'on exploite aux forges Saint Maurice, que l'on a longtemps mis en œuvre à celles de Batiscan, est d'une excellente qualité. Nous pourrions un jour l'exporter dans les pays qui en manquent. J'ignore si nous pourrions dès à présent tenter sa fabrication pour cet objet. Je remarquerai seulement, pour cet article comme pour beaucoup d'autres, que si nous avons contre nous la cherté de la main d'œuvre et la difficulté des communications, nous avons en notre faveur l'abondance des matières premières et la proximité du combustible. Il y a là des compensations qu'une industrie habile saura peser. D'autres métaux utiles, sinon de ceux appelés précieux, dorment sans doute dans cette même chaîne de montagnes; notre géologue national, M. Logan, et ses habiles co-opérateurs, nous les révéleront.

La présence du fer à un état très divisé dans beaucoup d'argiles et d'autres terres, forme dans certaines localités des matières colorantes de nuances très variées, dont les peintres en bâtiments se servent; cette branche de recherches a déjà fait le sujet d'études scientifiques en Canada. Souhaitons qu'on continue à s'en occuper.

Parmi les manufactures qu'on pourrait établir avec les substances minérales, la fabrication du verre s'offre comme l'une des plus importantes et des plus faciles. Les verres à fenêtres sont d'un usage universel. Nous en tirons une quantité considérable des Etats-Unis: pourquoi n'en produirions-nous pas quand nous avons en abondance les matières premières en nos mains? Les verreries communes auraient aussi un débit assuré.

Nous avons brièvement passé en revue les trois règnes de la nature; mais en fait de végétaux nous ne nous sommes occupés que de ceux que cultive la main de l'homme. Nous avons laissé à dessein pour les considérer séparément les immenses ressources que nous forêts nous conservent. Cette richesse est proprement la nôtre, en ce que peu de pays peuvent nous faire de concurrence, tandis qu'en agriculture et en métallurgie par exemple nous nous trouvons placés plus désavantageusement que les autres peuples. Nous devons donc diriger spécialement nos études et porter notre énergie vers ces dons spontanés d'une providence bienfaisante.

Le commerce des bois de toute espèce étant en pleine activité, j'aurais peu de choses à en dire. J'observerai seulement qu'il est à regretter que d'après le système adopté, des arbres ou des portions d'arbres une fois abattus, n'étant pas trouvés de la qualité espérée, soient laissés au rebut, et pourrissent, tandis qu'ils auraient été si utiles employés à nos propres besoins.

Mais si nous voulons être économes de toute manière dans la production, nous avons certes beaucoup à faire. Protéger la vie matérielle des hommes aventureux qui flottent les bois des milliers de milles, en leur distribuant des moyens de sauvetage pour s'en servir dans les accidents, si fréquents et si dangereux, ne serait qu'une partie de nos devoirs. Nous savons quelle démoralisation règne malheureusement parmi les hommes des chantiers et les gens des cages, ou plutôt nous n'en avons pas d'idée. Si nous voulons voir en eux à leur retour non le scandale et le fléau de leurs paroisses et de leurs familles, mais des hommes honnêtes, économes, moraux et laborieux, conservons en eux dans tous les temps, au moyen de l'instruction civile et religieuse, surtout de celle-ci, ce respect pour la dignité de l'homme, ces souvenirs de la société, ces espérances de la religion, qui seront les meilleures garanties de nos succès. Déjà de zélés missionnaires ont réussi à faire élever des chapelles comme par enchantement dans les forêts de l'Ontario depuis Bytown jusqu'au Fort Coulonge; ils ont fait plus, ils se sont résignés à mener la vie nomade au foids des chantiers avec les hommes isolés qui étaient l'objet de leurs soins. Leurs succès ont été médiocres d'abord, comme on pouvait s'y attendre, mais le nombre de ceux qui ont profité de leurs travaux est assez grand pour les encourager à les continuer. Aidons les généreusement de nos moyens. Faisons plus: les hommes employés dans cette industrie, aimeraient peut-être, soit à cause de leurs habitudes différentes, ou à cause de la mauvaise honte qui les empêcherait de se mêler à leurs concitoyens dans les temples ordinaires, à avoir une église à eux, à laquelle se rattacherait bien vite des souvenirs civilisateurs, comme on fait pour les matelots des lieux de prière appelés *Bethel*. L'endroit le plus favorable pour cette œuvre importante, serait l'Abord-à-Plouf, lieu de repos que les hommes des cages ont adopté et où les circonstances du flottage les retiennent souvent. Bientôt ils s'y affectionneraient, comme nos voyageurs de la génération passée qui avaient choisi l'église de Sainte Anne du Bout de l'Île comme le lieu consacré qui les rattachait à la patrie et à la religion, et qui y faisant leur prière d'adieu au départ, venaient aussi s'y agenouiller pieusement par reconnaissance au retour, quelle qu'eût été leur vie dans l'intervalle aux terres éloignées. Si un édifice religieux de cette nature s'élevait près de la montée de Saint Martin, si l'on avait les moyens d'y faire donner l'instruction religieuse, l'on ne verrait plus les habitants riverains de la Rivière des Prairies se plaindre de voies de fait et de pillages, et demander une police armée et à cheval pour en être protégés.

Un autre moyen de tirer parti de nos bois, surtout de ceux recherchés pour la menuiserie et les meubles, serait de les imprégner de substances minérales par la force même de la succion et de la végétation des arbres, pour leur communiquer soit la durée, soit la flexibilité, soit l'incombustibilité; car l'expérience a prouvé que, suivant les substances employées, ces diverses qualités pouvaient être communiquées aux bois. Ce système, dû au docteur Boucherie, de Paris, consiste à faire absorber aux arbres dans le temps de la sève ascendante, au moyen de trous dans le tronc et d'appareils exprès, des oxydes métalliques ou terreux ou des sels, dissous dans des acides très étendus d'eau; l'empoisonnement est très prompt, la nature employant ainsi ses propres forces vitales à désorganiser ses fonctions suivant les volon-

tés et les besoins de l'homme. On coupe l'arbre avant qu'il ait pu se débarrasser de l'agent étranger qui remplit les vaisseaux et les cellules déliées de son tissu, et la scie et la hache en confectionnent des poutres, des planches, et des bois de commerce de toute sorte. Ce procédé est plus simple, plus économique, plus prompt, et plus salubre dans ses effets, que celui de Kyan, qui consiste à imprégner par une longue flottaison les bois équarris de mercure sublimé, tenu en solution dans des réservoirs faits à cette fin.

Le charbon de bois, que l'on peut faire faire à si bon marché, tout en défrichant la terre, devrait s'exporter avec avantage dans les anciens pays, où son usage est nécessaire ou préférable pour beaucoup d'opérations métallurgiques. Les marchands devraient faire en petit l'essai de cette exportation; de même que celle de la tannée, ou écorce de pruche réduite sous forme de tan; et celle du sumac ou vinaigrier, recherché pour la teinture, et pour lequel Boston est le marché principal. D'autres plantes tinctoriales en grand nombre mériteraient nos recherches. Les médecins et les botanistes devraient porter leur attention vers nos plantes médicinales, et faire connaître à l'étranger les plus efficaces de celles qui nous sont particulières.

Le Ginseng formait autrefois un article précieux et assez considérable de nos exportations; ce commerce aurait pu continuer si l'on eût apporté plus de soins à sa cueillette et à sa préparation. Aujourd'hui la plante même nous est presque inconnue.

On a exporté aux Iles et vendu, comme boisson rafraichissante et fébrifuge, le sirop de vinaigre, dont nos framboises sauvages sont la base. La gomme du sapin baumier est connue et employée sous le nom de baume du Canada. L'esprit d'épinette, propre à faire une boisson agréable, vient d'un conifère voisin de ce dernier. L'on recommande encore en France le capillaire du Canada.

Je n'ai rien de particulier à dire de la potasse, qui est une industrie établie.

Le bois de chauffage deviendra peut-être un jour un objet d'exportation.

Enfin le sucre d'érable pourrait fournir à nos besoins et donner un excédant, si l'on conservait et si l'on traitait convenablement l'arbre précieux qui le fournit. Recommandons aux cultivateurs de le faire avec la plus grande propreté possible, de ne jamais bouillir les feuilles avec la sève, de ne pas laisser cette sève fermenter et s'agrir en la gardant longtemps sans la soumettre à l'ébullition, et, lorsqu'inévitablement la chose arrive, de neutraliser l'acidité avec un peu de chaux vive, que, bien entendu, l'on ne laissera pas parmi la sève en la réduisant.

Disons, en terminant, un mot de ces petites industries, de ces manufactures de famille, qui peuvent être communes à tous les pays, parceque les matières premières sont peu coûteuses, peu volumineuses, et abondantes partout. Pour les vieillards, les jeunes gens, les hommes faits même quand des circonstances locales ou personnelles les éloignent de la culture, ou des arts plus définis, les outils à main pour l'agriculture, les balais, les pelles, la vannerie, sont d'une nature profitable; des contrées d'une étendue considérable dans la Nouvelle Angleterre, y trouvent des profits assurés dont nous payons notre part. Pour les femmes, les tissus pour les usages domestiques, les tricots, les ornemens de toute espèce, sont d'une importance égale. On peut voir aux exhibitions nombreuses de produits qui ont lieu chez nos voisins dans chaque état et dans chaque

comté, si cette branche d'industrie est honorée et féconde. Les chapeaux à la façon de Livourne sont fabriqués en ce pays, par les demoiselles Martel à Charlebourg, par les demoiselles Blanchet à la Rivière du Sud, avec une perfection qui leur fait honneur. Si je parle ici de ces diverses industries, c'est qu'elles ne nous sont pas étrangères même sous le point de vue qui nous occupe, parceque lorsqu'elles atteignent la perfection en quelque genre et quelque part que ce soit, il ne faut plus que de l'activité et la co-opération des gens des villes pour les faire écouler avec profit au dehors.

Messieurs, j'ai rempli le cadre que je m'étais proposé, quoiqu'on eût pu dire beaucoup plus en le faisant beaucoup mieux. Ne vous bornez pas, dans vos rapports avec les producteurs, aux vues incomplètes et aux quelques conseils qui précèdent. Associez-vous pour des objets d'agriculture et d'industrie; ces associations vous procureront les moyens de vous instruire vous-mêmes afin de mieux instruire les autres. Songez à la création de fermes-modèles, à l'établissement d'exhibitions annuelles des produits; faites aux gens des campagnes de petits cadeaux en livres, en journaux, en semences, en instrumens; accompagnez les de vos conseils; envoyez au dehors des échantillons de ce que nous produisons de mieux. Vos efforts ainsi dirigés ne pourront manquer de porter fruit. Et nous tous qui croyons à la possibilité de ce résultat, remercions la divine Providence de nous avoir fourni de si nombreux et de si faciles moyens d'y atteindre.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION.

De tout temps l'étude de l'histoire a été une des principales parties d'une éducation complète, mais dans aucun temps, peut-être, elle n'a été plus nécessaire que de nos jours. En étudiant l'histoire aujourd'hui, l'on s'attache non seulement à relater les événemens dans leur ordre chronologique, mais encore à expliquer ces événemens, ces faits passés, par les mœurs, les idées, les opinions, les passions qui dominaient au temps où chaque événement, chaque fait est arrivé, on recherche quelles ont pu être leurs conséquences, immédiates ou éloignées, sur les opinions, les idées, les principes des hommes à ces différentes époques.

D'où vient cet esprit investigateur, quel est son but; pourquoi cette ardeur à trouver une cause, un résultat à tout dans l'histoire? Pourquoi?—Parceque les peuples ont conquis des libertés, qu'ils ont des droits à protéger, qu'ils font et ont raison de faire eux-mêmes leurs affaires, parceque pour cela, il faut qu'ils s'appuient sur des principes vrais, comme des moyens d'action, pour défendre leurs libertés et leurs droits attaqués, ou pour en faire reconnaître, par le pouvoir, de nouveaux, pour conduire leurs affaires avec prudence et sagesse: Pourquoi encore?—Parceque les peuples ont besoin de connaître, par les résultats bons ou mauvais qu'ont pu avoir telles ou telles opinions, telles ou telles maximes, en politique comme en morale publique, quels sont les principes que l'on doit repousser, quels sont ceux qu'on doit adopter et suivre, parcequ'il faut connaître les événemens dont les conséquences ont été désastreuses, pour en éviter le retour, c'est, en un mot,

parceque le besoin se fait de plus en plus sentir d'avoir des vrais principes de bon gouvernement, tant dans l'organisation politique de la société, que dans son organisation intérieure, civile et morale.

Ce sont là, je pense, des raisons qui rendent l'étude de l'Histoire si nécessaire aujourd'hui et de la plus haute importance, pour notre société du Canada, comme pour des sociétés plus nombreuses et plus puissantes; car les principes sont les mêmes partout; ce qui est vrai dans tel lieu, l'est aussi dans tel autre, la vérité est une.

L'histoire pour atteindre vraiment son but en enseignant le passé, doit aussi bien s'adresser à l'intelligence qu'à la mémoire, "retracer non seulement les faits, mais leur sens et leur bien", raconter "les faits matériels, visibles, comme les batailles, les guerres, les actes officiels des gouvernemens, les faits moraux, bien réels quoique cachés, les faits individuels et qui ont un nom propre, les faits généraux, sans nom et auxquels il est impossible d'assigner une date précise, qu'il est impossible de renfermer dans des limites rigoureuses et qui sont pourtant des faits et des faits historiques, qui sont une partie essentielle de l'histoire." Une histoire qui renfermerait tout cela serait la meilleure et la plus complète que nous aurions eu jusques à nos jours.

Cette histoire M. Guizot, aujourd'hui ministre des affaires étrangères de France, a tenté de nous la donner dans son Histoire de la Civilisation en Europe et en France. Elle mérite d'être étudiée et approfondie; nous pouvons y puiser beaucoup de connaissances utiles.

L'auteur donna son ouvrage dans une suite de leçons à la Faculté des Lettres de Paris en 1828 1829 et 1830; et ses cours furent suivis non seulement par la jeunesse studieuse de ce grand centre de la civilisation moderne, mais aussi, avec le plus grand intérêt pour tous les hommes notables du jour.

Avec l'aide de ce livre, l'on peut suivre, pour ainsi dire, pas à pas, la civilisation moderne, les progrès de l'humanité, depuis la chute de l'empire Romain; l'on peut voir d'où elle est partie, où elle en est, et entrevoir ses destinées futures, quoiqu'on ne puisse encore en connaître toute la grandeur. Peut-il y avoir d'étude plus importante pour nous, que celle-là? Non sans doute, c'est pour cela que je me suis proposé de donner un aperçu de cet ouvrage de M. Guizot; je m'attacherai autant que possible à suivre la division des leçons de l'auteur lui-même.

### Première leçon.

Après avoir exposé qu'il se proposait de donner un tableau général de l'histoire moderne de l'Europe, considérée sous le rapport du développement de la civilisation, un coup d'œil général sur l'histoire de la civilisation européenne, de ses origines, de sa marche, de son but, de son caractère, il donne quelques idées générales sur la civilisation, ce qu'elle est, quels en sont les éléments constitutifs; et il finit par ce que la civilisation est un fait comme un autre, fait général sans nom, auquel il est impossible d'assigner une date précise, mais qui n'en est pas moins un fait historique, susceptible, comme tout autre, d'être étudié, décrit, raconté.

Ne semble-t-il pas même, se demande M. Guizot, que ce soit le fait par excellence, le fait général et définitif, dans lequel tous les autres se résument? En effet lorsque l'on veut juger les institutions, les lois, le gouvernement d'un peuple, ses mœurs, son caractère, son génie, ses entrepri-

ses, ses guerres, ses traités, quelle question se présente comme règle de décision? N'est-ce pas celle-ci: comment, en quoi, chacune de ces choses a-t-elle contribué au progrès de la civilisation de ce peuple.

Les croyances religieuses, les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts: c'est encore sous le point de vue des progrès qu'ils ont fait faire à la civilisation qu'on les considère souvent, sinon toujours; l'on juge de leur utilité, de leur excellence, indépendamment de tout mérite intrinsèque par ce que la civilisation leur doit. Et de tout temps, en tout pays la religion ne s'est-elle pas glorifiée d'avoir civilisé les peuples; les sciences, les lettres, les arts n'ont-ils pas aussi réclamé leur part de gloire dans ce grand fait de la civilisation.

Mais qu'est-ce donc, messieurs, que la civilisation, quelle idée doit-on s'en former, quel sens, l'instinct général des hommes attache-t-il à ce mot?

Pour le découvrir, l'auteur suppose un certain nombre d'états de société, puis il se demande: Est-ce là la civilisation?

Voyez ce peuple: sa vie extérieure est douce, il ne souffre point; la justice lui est bien administrée dans les relations privées; son existence matérielle est assez bien et heureusement réglée; mais en même temps l'existence morale et intellectuelle de ce peuple est tenue, avec un grand soin, dans un état d'engourdissement, d'inertie, de compression; il n'a aucune activité morale et intellectuelle. Est-ce là, un peuple qui se civilise?

En voici un autre dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant. En revanche, il a des mœurs douces, tranquilles; l'on a satisfait chez lui quelques besoins moraux et intellectuels; ses croyances religieuses et morales ont acquis un certain développement: mais on a grand soin d'étouffer en lui le principe de la liberté, personne ne peut chercher la vérité à lui tout seul; d'autres sont spécialement chargés de la trouver et de la distribuer à chacun; il prend ce qu'on lui donne; il vit heureux et paisible, dans une douce quiétude, content de son sort; il est parfaitement immobile: C'est à peu près l'état des populations asiatiques. Peut-on reconnaître ici la civilisation?

Voici un autre peuple: ici la liberté individuelle est très grande, mais le désordre et l'inégalité des conditions sont extrêmes; chacun, s'il n'est fort, est opprimé, souffre, périt; la violence est le caractère dominant de l'état social, il n'y a pas d'autre droit que celui de la force. C'est à peu près l'état de l'Europe jusqu'au sortir du moyen âge. Est-ce là la civilisation? Assurément non.

Enfin voici une quatrième hypothèse: la liberté des individus est très grande, l'inégalité entre eux très rare, ou du moins très passagère; chacun fait à peu près ce qu'il veut: mais il y a très peu d'intérêts généraux, très peu d'idées publiques, très peu de société; les facultés de chaque individu s'exercent isolément, pour lui seul: telles sont à peu près les tribus sauvages. La liberté et l'égalité sont là: la civilisation y est-elle?

Pourquoi donc, dans ces divers états de société n'avons-nous pas trouvé ce que le sens commun attache à l'idée de civilisation? pourquoi? parce que ce mot renferme ce qui n'existe pas dans ces divers états: le fait de progrès, de développement; ce mot réveille aussitôt l'idée d'un peu

qui change d'état, dont la condition s'étend, s'améliore.

Mais quel est ce progrès, quel est ce développement? C'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société, des relations des hommes entr'eux, et le développement de la vie individuelle, de la vie intérieure, le développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées.

Deux faits sont donc compris dans ce grand fait: le développement de l'activité sociale, et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'humanité.

Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore, partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur, souvent malgré la profonde imperfection de l'état social, le genre humain applaudit et proclame la civilisation.

Ces deux faits sont inséparables l'un de l'autre; et, bien qu'ils ne se produisent pas toujours simultanément, tôt ou tard, l'un amène l'autre. En voici la preuve: quand un grand changement s'accomplit dans l'état d'un pays, quand il s'opère une révolution dans la distribution du bien-être social, les adversaires de ce changement essaient de prouver qu'il aura un mauvais effet sur la moralité de l'homme, sur l'être humain, sur ses idées et ses principes du juste et de l'injuste, en un mot, que ce changement tournera au détriment de l'humanité. Des partisans du changement soutiennent au contraire, que le progrès de la société amène nécessairement le progrès de la moralité; que, quand la vie extérieure est mieux réglée, la vie intérieure se rectifie et s'épure.

Prenons que le développement morale soit en progrès: tous ceux qui y prennent part, les savants, les philosophes, les poètes, le prêtre, n'affirment-ils pas qu'il y aura amélioration correspondante de l'état social, répartition plus équitable du bien-être produit? Et pourquoi, tantôt ces débats et tantôt ces promesses? C'est parce que chacun sait que dans l'opinion commune il y a une liaison intime entre le développement extérieur, social, et le développement moral, intérieur; qu'à la vue de l'un, le genre humain compte sur l'autre.

Chaque fois qu'il y a progrès de l'intelligence, il y a, un peu plus tôt ou un peu plus tard, progrès social, parce qu'il y a un des deux éléments constitutifs de la civilisation, et réciproquement.

Lors donc qu'ici dans notre société, nous travaillons à cultiver notre esprit, à l'orner de toutes espèces de connaissances, qu'elles soient morales, religieuses, scientifiques, littéraires, légales, politiques, ou industrielles, que nous tentons par l'exercice, le développement de nos facultés intellectuelles, nous travaillons à l'avancement, à la civilisation de notre belle patrie.

Dans nos travaux nous devons seulement chercher la vérité, et des principes exacts, des idées justes et nettes des différents sujets qui peuvent occuper notre intelligence; chercher à les bien comprendre, à nous en convaincre profondément; puis ensuite, nous laissant entraîner par un beau, un noble sentiment, un sentiment qui est dans la nature de l'homme même, que nous possédons comme les autres hommes, que nous ne devons pas, que nous ne devons jamais comprimer, messieurs, pas plus chez nous même que chez les autres, ce désir de persuader à nos semblables, ce qui nous touche, nous impressionne, ce dont nous sommes fortement convaincus, cette passion de faire adopter et croire ce que nous savons, ce que

nous croyons, pourvu que nous le tentions honnêtement, consciencieusement et par des voies justes, nous laissant, dis-je, entraîner par cet instinct naturel de l'homme, nous les proclamerons hautement, avec enthousiasme, ces vérités que nous croyons, ces principes justes qui nous dominent, ces idées vraies que nous aurons acquises par un travail constant, et pénible il est vrai, mais d'autant plus glorieux. Nous nous efforcerons de les faire partager à nos semblables, à nos concitoyens, et si elles sont exactes ces idées, si ces principes sont naturels et logiques, ils seront adoptés; tôt ou tard, ils recevront leur application dans le monde extérieur; et nous aussi, nous aurons contribué à épurer les mœurs, à annoblir les sentiments, à relever le caractère de nos concitoyens, nous aurons travaillé à leur civilisation.

Lorsque l'on considère les grands résultats que peut avoir notre société, pour notre avenir, et j'oserai même dire pour celui de notre pays, peut-on s'empêcher de faire des vœux pour sa durée, sa propagation, son agrandissement; elle peut et doit devenir importante; tout dépend de nous; et c'est le travail surtout qui nous fera atteindre le but que nous devons nous proposer.

Canadiens, nous sommes environnés par une race nombreuse, la race anglo-saxonne, qui se tourmente, s'agite autour de nous, marche à grands pas dans les voies du progrès industriel, du perfectionnement de la vie extérieure, du développement de la société, de l'extension des relations des hommes entr'eux; cette race nous presse de tous côtés, elle nous pousse rapidement, elle nous crie de toutes parts: "*Marche, marche; ou range-toi que je passe; place pour moi qui veux accomplir ma destinée.*"

Et si nous ne l'écoutons pas, si nous ne la suivons pas, si nous ne nous mettons promptement au travail, elle nous aura bientôt écrasés, elle nous devancera bien vite dans la voie du progrès et de la civilisation, elle se placera au premier rang dans la terre natale, nous serons éloignés, repoussés de toutes les positions sociales, nous serons relégués aux derniers échelons de l'échelle sociale, nous serons des étrangers dans la terre que nous ont léguée nos ayeux.

Puisque cette race semble avoir en partage un génie plus prononcé pour le premier des deux éléments constitutifs de la civilisation, le progrès social, l'amélioration de la vie extérieure, matérielle du genre humain, au moins rattachons-nous, sans négliger l'autre, (bien loin de là) au second élément de la civilisation, au développement moral et intellectuel, au perfectionnement de la vie intérieure de l'homme; prenons ici pour modèle le beau pays d'où sont venus nos pères.

Si nous pouvons réussir dans cette voie, si nous possédons la force de l'intelligence, pouvoir immense aujourd'hui, nous pourrions encore nous trouver honorablement placés dans les affaires de notre pays; notre part sera encore large et belle dans son histoire.

Qui de nous refuserait donc, de faire quelques légers sacrifices de ses plaisirs ordinaires, de son temps, même de quelques heures de ses nuits, pour lui aussi contribuer à notre avancement, à notre développement moral et intellectuel, au progrès même de notre pays, à sa civilisation? Les obstacles, les difficultés matérielles ne devraient-elles pas nous engager avec encore plus d'ardeur dans la poursuite du but que tout bon canadien doit se proposer.

Tous les membres du corps social ont un droit incontestable au travail de chacun parce qu'ils ont

tous des devoirs à remplir les uns envers les autres ; ceux qui se refusent, de quelque manière que ce soit, à payer leur tribut à leurs semblables font à tous les autres un véritable vol, parce qu'ils jouissent du travail de leurs concitoyens, sans remplir la condition de leur procurer les mêmes avantages lorsque tout doit être réciproque ; rien ne devrait donc nous détourner de payer notre dette ; et cependant souvent la moindre difficulté nous arrête ; nous sentons bien que nous pourrions faire quelque chose ; mais le moindre prétexte nous sert d'excuse pour ne rien faire, nous prenons plaisir à grossir les obstacles à nos propres yeux.

Permettez que je cite encore quelques paroles de M. Guizot, à la fin de la première leçon de son cours, et qui me semblent d'une grande justice et très applicables dans le Canada ou comme elles peuvent l'être en France.

« Je ne sais, messieurs, si vous êtes frappés comme moi ; mais nous flottons continuellement, à mon avis, entre la tentation de nous plaindre pour très peu de chose et celle de nous contenter à trop bon marché.

Nous avons une susceptibilité d'esprit, une exigence, une ambition illimitées, dans la pensée, dans les désirs, dans le mouvement de l'imagination ; et quand il faut prendre de la peine, faire des sacrifices, des efforts, pour atteindre le but, nos bras se lassent et tombent. Nous nous rebu-tons avec une facilité qui égale presque l'impatience avec laquelle nous désirons..... Nous semblons quelques fois tentés de nous rattacher à des principes que nous attaquons, que nous méprisons, aux principes et aux moyens de l'Europe barbare, la force, la violence, le mensonge, pratiques habituelles il y a quatre ou cinq siècles. Et quant nous avons cédé à ce désir, nous ne trouvons en nous, ni la persévérance, ni l'énergie sauvage des hommes de ce temps-là, qui souffraient beaucoup et qui, mécontents de leur condition, travaillaient sans cesse à en sortir.....

Il nous a été beaucoup donné, il nous sera beaucoup demandé ; nous rendrons à la postérité un compte sévère de notre conduite. Publie, gouvernément, particuliers, tous subissent aujourd'hui la discussion, l'examen, la responsabilité. N'oublions jamais que, si nous demandons avec raison que toutes choses soient à découvert devant nous, nous sommes nous-mêmes sous l'œil du monde et que nous serons à notre tour débattus et jugés. »

P.

### Une Chasse en Vacances.

Ce que je vais vous dire, s'est passé sur l'eau ; je ne parlerai donc de la terre, que ce qu'il faut, pour dire qu'au Locat S. O. de l'île de ... il est un petit bourg, que ceux qui le connaissent, appellent L... ; bourg bien modeste et bien stationnaire en sa modestie, que L..., et pourtant à l'air tout féodal, où vous voyez, par exemple, un, deux et même je crois, trois quasi manoirs, encore non de ces manoirs seulement séquestrés du monde, seulement retirés dans leur suffisant égisme, mais bien de ces manoirs, qui paraissent dédaigneusement écraser de leur tranchante opulence, un amas confus de mesures blanchies de chaux et qui se sont groupées à leur entour ; car là, comme ailleurs, comme partout, il est aussi des poussins qui recherchent les ailes des dispensateurs de place, de fonds ou de *petits litres*.

C'était donc du temps (pour commencer comme toute histoire commence) qu'avocats,

procurateurs et clercs avaient des vacances ; j'étais clerc en août 183- et j'eus les miennes. Je partis pour L..., (comme d'autres pour la Cour d'Appel,) la Coutume de Paris en poche, et autres débris de nos lois respectées jusque-là par le Traité, échappées encore jusque-là au vandalisme anglais.

Des notes, maints manuscrits et maints commentaires aussi embrouillés, s'ils ne l'étaient davantage, que les commentés et qui élargissaient *ultra vires* le fonds de ma malle, donnaient à ma promenade un air positif, un air de sacrifice décidé de mes plaisirs pour l'étude, qui enchantait, autant qu'il les surprit, les bons vieux parents chez qui j'allais.—Mais j'aimais la chasse ; êtes-vous chasseur ? si vous l'êtes, vous trouverez comme moi que rien de plus naturel que tout mon savant attirail fut étouffé sous le poids de force boîtes de *Percussion Caps*, de pierres à fusil, de tourne-vis, de couteaux, etc. L'inquisition dont il me fallut subir l'examen, et qui voulait juger, à tout risque, de mon mérite par le contenu de ma valise, dont elle interrogea tous les recoins, dût être quelque peu scandalisée du contraste qui y régnait, mais elle pensa sans doute, que ces ennemis déclarés de l'étude n'étaient qu'en cas... seulement pour la forme, car on ne m'en dit mot. D'ailleurs, j'avais là tout d'abord décidé, que la forme emporterait le fonds, et avais-je tant de tort mon patron, (excellent praticien) ne m'avait-il pas dit que cela se voyait souvent, puis ne l'a-t-on pas vu dernièrement en nos communes, et ne l'ai-je pas vu depuis tous les jours au Palais. Ainsi, M. V., point de brevet d'invention ; malgré votre ancienneté, la forme, comme vous le voyez, emportait le fonds, avant que vous ne nous l'ayez prêché.

Bref... je me rends à L... ; si je vous disais par quels chemins... mais non..., car vous pourriez peut-être croire qu'il ne serait que juste de proposer à nos chambres de les pierrotter, et Dieu nous en garde... car vous aimez, sans doute, comme j'aime, comme tout le monde aime à voir le McAdam sur la route, mais c'est quand il est écrasé... et ceux que l'on étendrait sur le chemin qui mène où je vais.. le seraient-ils jamais ? Dites... M. P. le seraient-ils jamais ? Les améliorations sont toujours bonnes, sans doute, mais doit-on appeler de ce nom, des changements dont le résultat n'avantage et ne favorise que quelques particuliers, surtout quand c'est la masse qui paye ; n'est-ce pas là plutôt un festin payé par des fous et margé par un sage... M. J. de grâce point de *Bill* macadamisateur, qui court sus à la caisse publique, pour paver de nos écus un chemin ou personne ne passe... que vous ! Laissez du moins, laissez errer en paix par les chemins publics, une *Justice égale* qui comme la Justice des anciens poètes, n'a plus que ce seul refuge ?

Je me rendais donc... eh bien, me voilà rendu à L... choyé et ennessé, choyant et caressant de tous vieux oncle et tante à la mode de Bretagne... m'y voilà, comme autrefois visitant et revisitant mes vieilles connaissances de six ans passés. C'était Et. Eusèbe, le houlanger Eusèbe, chez qui j'allais si souvent (encore affublé du capot de séminariste) faire la partie de cartes et de dames, en compagnie de... mais que ce soit de Dlle celle-ci ou Dlle celle-là, peu vous importe, n'est-ce pas, à vous citadin, les noms des *Millis* de mon village. Mais un mot, en passant, du bedeau, de ce bon bedeau toujours si gai, si complaisant, de ce bon bedeau, à qui naguère encore, j'avais déchiré (ô besoin, père de l'industrie, de tant de misères, de tant de sacrilèges que ne suggère-tu point,) oui déchiré, la queue de deux aubes en toile fine, sentant encore l'encens et leur sainte destination, quoiqu'elles fussent depuis peu profondément converties

en chemises, et cela pour en faire des bourres à fusil. O ! le bon bedeau du village. La reconnaissance ne serait pas un devoir que je me piquerais, quand même, de ce sentiment, tant il est d'ingrats avec qui je ne craindrais rien tant que d'avoir quelque chose de commun. Je dois donc pour ne pas paraître ressembler à ces gens là que je méprise, rappeler les services que ce brave bedeau (bon gré mal gré) m'a une fois rendus, et faire honneur à l'égalité et l'enjouement de son humeur en disant les jolies veillées que nous passions au coin du feu, à parler de prouesses, d'adresse, de coups manqués faute de bourre, de tout ce qu'enfin deux chasseurs passionnés peuvent se dire sur la chasse : puis de voyages, de maintes *histoires de mon oncle*, d'amour même, que sais-je enfin ; car ce bon bedeau était tout ce qu'on voulait qu'il fut, chasseur, amoureux, voyageur, sédentaire, laborieux même, (autant toujours que bedeau peut-être) enfin véritable esquisse en petit, de ces girouettes haut placées si complaisantes, si mobiles et que le moindre soufflé de *Monkland* fait tourner sur leur pivot criard.

Et la mère Simon, donc, cette filandière à narrines si mobiles d'aigreur, qui grondait toujours et si fort les petites tricheuses ses voisines qui s'y prenaient mieux que sa fille pour glisser en tapinois sous la table et les mains et les cartes ; et ses maussades enfants toujours demandant et toujours recevant... de la mère des coups, et quelquefois (contre les droits sacrés de l'hospitalité) de la part de l'invité, le double au moins des cliquenaudes pédagogiques qu'on avait données jadis à son nez d'écolier.

Et la petite blanchisseuse ; c'était son nom : car voyez-vous, Marie lavait le linge de la fabrique et des familles aisées du vilfrg. O la petite blanchisseuse : elle était toujours si gentille, si proprette ; son tablier de toile bien grosse, il est vrai, mais toujours si nette et si blanche, savait si bien à sa taille svelte et élancée, et son jupon écourté de dreguet bleu rayé de blanc et le ruban en zigzags de sa mantille, où elle cachait si naïve, si modeste son petit menton à fossette et ses beaux grands yeux bleus si doux, quand par hasard votre regard rencontraient le sien, et les tresses blondes de ses longs cheveux qui flottaient sur son humable fichu de soie jadis cranmoisie. O la petite Blanchisseuse, elle était si douce... si complaisante pour sa grand'maman, puis elle aimait tant le bon Dieu, le Dimanche sur les marches du balustre, la foule n'attirait pas ses regards, elle ne recherchait pas non plus les siens, comme tant d'autres de ses sœurs de là bas et d'ici.—Enfin avez-vous jamais vu le joli tableau de Ste. Gèneviève, en habits de bergère, et filant derrière le maître-autel de L... Eh bien, moins les moutons, le fuseau et la houlette, c'était la *Petite Blanchisseuse*.

Je la voyais très souvent, elle était une Intimé assidue et chérie de la maison, puis la maison de sa grand'maman bâtie sur un côteau rocaillieux au fond d'une petite Baie, vraie *Baie d'Amore*, dans l'île B... était si près de la mienne. Son emploi d'ailleurs nécessitait souvent sa présence au village, et elle arrêtait voir ses bons amis ; « les côtes sont si dargreuses et la grève si mauvaise ailleurs que chez vous, » me disait-elle, chaque fois que je la voyais entrer, « il faut bien passer par votre allée pour aller au presbytère, et comment passer chez vous, sans arrêter voir Mde. M. et la bonne Justin ? » et elle rougissait, puis l'aisait les yeux où brillaient toujours deux larmes... d'amour ? oh ! non... elle était si heureuse, tout le monde l'aimait tant, n'eût-ce pas été, suivant son cœur, une injustice que d'aimer quelqu'un de préférence.— Mr. D..., ce n'est pas bien, me dit-elle un jour, est-ce que je vous ai fait de la

peine! vous ne venez plus comme auparavant nous voir chaque matin et manger avec nous les allouettes et les grèves que vous apportez à maman; vous n'êtes plus gai, et quand vous venez à la maison, vous restez là longtemps appuyé sur la table, sans nous parler, est-ce que vous ne nous aimez plus? À présent vous venez au coucher du soleil, vous le regardez longtemps, longtemps jusqu'à ce que le bois l'ait caché derrière le coteau, et j'ai beau rire, chanter, faire sauter et gronder Chasseur, vous ne dites plus rien, vous paraissez triste... puis vous me regardez d'un air drôle, et vous partez... est-ce que vous ne nous aimez plus? et deux grosses larmes roulaient dans ses yeux et mouillaient leurs longs cils... Pauvre petite, tu devais plutôt dire, est-ce que vous m'aimez... Je t'aimais, Marie!

C'était la mi-septembre 183... j'avais laissé Ferrière, Argou, notes et commentaires dormir en paix sur ma table, leur savant sommeil, et j'avais été dormir le mien à la Baie du Cap, deux lieues plus bas que L... pour y surprendre au matin le rat-musqué qui y abondait; mais la nuit je n'eus que de beaux rêves, et n'eus au matin que du désappointement... Vers trois heures du matin pourtant le vent commençant à souffler du N. E. je quittai mon gîte et je voguai vers l'anse à Daout, un mille plus haut que L... où je comptais rencontrer encore, mais cette fois, guerre à mort, des canards qui m'avaient échappé la veille; la brise capricieuse hurrasquait inutilement ma voile, quand je voulais tenir le fil de l'eau, il me fallut courir la bordée; à part ce petit contretemps, et ma vaine attente à la belle étoile, c'était un beau matin que celui-là, la nuit j'avais rêvé d'elle et m'éveillais frais et dispos sous un ciel pur et bleu; bleu, comme on dit qu'est bleu le ciel de la belle Italie, et dont la vousse plus rehaussée que d'ordinaire renfermait sous sa courbe le paysage le plus pittoresque, l'horizon le plus sauvage possible; des îles, des rochers, des battures, des joncs, des bois épais ou des touffes de bruyères que l'automne commençait à jaunir et cueillir sur la pointe d'une île déserte et sablonneuse; puis dans le lointain, là bas, au dessus du coteau, la flèche du clocher encore terne de l'ombre de la nuit: puis le silence imposant et mystique de la nature encore assoupie, qui n'était interrompu à de longs intervalles que par le grondement éloigné du Sault qu'apportaient les bouffées saccadées de la brise, ou par le cri plaintif de l'allouette qui se balançait sur le caillou de la vague battait et blanchissait d'écume, attendant le rejet de la manne naufragée, comme dans une scène plus grande, les brigands côtiers de la Tremblade attendent les débris d'un naufrage. Bientôt plus de bruit que le frôlement soyeux de la quille de ma berge sur les joncs, ou le cri de surprise que mon apparition soudaine et matinale arrachait au pluvier découvert. Le ferblanc du clocher scintilla des feux du soleil levant au-dessus du bois et de loin, sur un vieux rocher noir et moussueux, le soleil dorait aussi bien que la toiture brillante des opulents du village, le chaume jauni du toit de la petite Blanchisseuse. Je palpai de joie, de trouble et d'amour; à dix-huit ans, qu'un tel matin est beau, le toit de la petite Blanchisseuse était là... Oh! que ma berge était lente, car c'est long que louvoyer quand on voit un port qu'on désire, et pourtant ma berge; elle est légère et rapide, si vous la voyez avec son mât penché sur l'arrière, avec sa voile latine qui la fait incliner si coquette sur l'eau, sa voile si blanche qui la fait se balancer d'un si doux abandon, comme la Polkeuse qui, une main sur sa hanche et l'autre étendue vers les cieux, a des mouvements si rapides, si gracieux, puis sa tunique d'azur rayée de blanc, comme la jupe de la petite blanchisseuse... Oh qu'elle est jolie à voir, ma berge, dans ses courses vagabondes sur

l'eau, après le canard blessé, comme nos courses errantes et légères après les petits moutons dans les champs, et pourtant il fallait louvoyer.

La cloche tinta l'Angelus du matin; le soleil échauffa l'air peu à peu, la brise devint plus constante et plus forte, et malgré un courant rapide, ma berge vola sur l'eau; bientôt, j'entendis les coups de battoir que quelqu'un (une lavandière sans doute) accordait sur la mesure d'une chanson vive et gaie, et une voix pure et sonore, qui semblait partir du cœur, fit vibrer le mien à l'unisson de chacun de ses tons; c'est que, voyez-vous, la petite blanchisseuse était là, gaie de sa jeunesse et de son innocence, et chantant son réveil et celui de la nature en chœur avec les mille petits oiseaux des taillis voisins.

Le cours de l'eau devenait de plus en plus rapide, il me fallut longer la pointe de la petite baie; le battoir et la voix allaient toujours leur train, et ma berge rusée comme l'amante qui va causer une surprise à son amant, glissa sur sa quille légère, lentement et sans bruit:

"L'ancre à la dent mordante en tombant la captive,"

il me fallait jouir de cette petite scène et sans la troubler... je restai derrière la petite blanchisseuse et à quelque distance; mon fusil dans les bras, immobile et comme ravi d'un chant d'amour que jamais voix plus pure ne chanta; là, placée à plusieurs verges du rivage, sur une roche à fleur d'eau, devant son banc de laveuse, et sa jupe retroussée sur ses genoux comme la statue d'une Diane antique: elle, pauvre et isolée, elle chantait son bonheur et son amour, cet amour à elle qui ne le savait pas, cet amour que son seul besoin d'aimer avait fait naître, comme sans doute, un simple espoir sans calcul le nourrissait, elle chantait, et moi heureux suivant le monde, moi à qui plaisirs, amour et fortune souriaient de leurs plus hypocrite souris en me promettant un avenir sans nuages, je compris là ce qu'était le vrai bonheur, et je pleurai du sien... oui, je pleurais: soudain, un cri sauvage, mais connu, frappe mon oreille, je saisis d'un mouvement tout machinal mon fusil, et deux canards viennent tomber à mes pieds; puis, comme éveillé d'un sommeil léthargique par la secousse et le bruit de mon arme, je regarde autour de moi... blus rien... mon Dieu... la petite blanchisseuse avait disparu, plus rien, seulement, le prolongement d'un bruit sourd et profond comme celui d'un poids lourd qui était tombé, puis comme une masse qu'emportait en tourbillonnant un rapide terrible... Je ne me souviens plus du reste: seulement quand je m'éveillai, j'étais tout trempé d'eau sur la rive opposée et entouré d'un groupe d'habitants, qui, m'a-t-on dit, m'avaient retiré durapide.

Le soir, le bedeau vint nous dire qu'une vieille femme bien aimée était morte subitement à la Petite Baie. Et trois jours après, un cortège funèbre, tout de noir, passa précédant un autre cercueil couvert de blanc et de fleurs...

Oh! je ne pleurai pas seul à l'enterrement d'une petite fille noyée qu'on nommait au village "la Petite Blanchisseuse."

ADRE. DSR. D\*\*.

### Alfred.

Alfred n'avait point fermé la paupière de toute la nuit. Le changement de vie qu'il allait subir lui faisait faire bien des réflexions, mais il était content et heureux. Avant de partir, il demanda la bénédiction de son père qui la lui donna avec attendrissement: tout

était prêt; ils montèrent tous deux en voiture et prirent le chemin de l'hermitage où demeurait Mlle Daillebout, la fiancée d'Alfred.

Mr. Daillebout, comme notaire, s'était créé des revenus assez considérables; fatigué du séjour de Montréal que sa santé, en mauvais état, ne lui permettait plus d'habiter, il s'était retiré dans ses terres, sur les bords de l'Assomption, pour y couler des jours paisibles, partagés entre l'étude de sa profession et l'exercice de la bienfaisance. Sa maison de campagne, appelée l'hermitage, avait été construite pour sa propre commodité; c'était un véritable asile de bonheur champêtre. Entourée de bruyères et de bosquets, en forme d'avenues, où les jeux et les ris pouvaient folâtrer, et la mélancolie trouver un refuge, sa solitude n'était troublée que par le chant des oiseaux, ou le murmure d'un ruisseau, dont le cours fugitif serpentait à travers la prairie voisine, et allait se perdre dans la rivière. À droite, on voyait un jardin délicieux dont les parterres émaillés de fleurs de toutes les espèces, offraient à la vue une variété brillante de nuances et de couleurs; partout une végétation féconde et puissante, emballée et utilisée par l'industrie du propriétaire, se montrait à l'œil de l'étranger qui venait quelquefois présenter son respect à Mr. Daillebout, ou lui demander son avis sur des affaires importantes; il était toujours certain d'une réception honnête, et s'en retournait charmé de la beauté du site et des heureuses dispositions de ses habitants.

Veuf depuis plusieurs années, Mr. Daillebout n'avait pour souvenir de ses amours qu'une fille d'une rare beauté. Rachelle était encore jeune, lorsqu'elle perdit sa mère. Son père, homme de lettres et brisé au monde, avait surveillé de près son éducation; il y avait porté tout l'intérêt que son cœur lui avait suggéré. Ses soins et sa sollicitude se trouvaient amplement récompensés par les perfections et les vertus de cette fille chérie, et il avait la douce satisfaction de la voir surpasser ses espérances; d'une humeur égale, complaisante et empressée auprès de Mr. Daillebout, elle prévenait ses moindres désirs, ce qui faisait qu'il ne la considérait pas seulement comme l'enfant de sa tendresse, mais aussi comme la compagne de son travail et de son repos.

Rachelle avait atteint sa dix-huitième année; ses charmes et sa richesse avaient attiré à l'hermitage quelques officiers des différents bataillons de milice, formés depuis le commencement de la guerre. Mr. Daillebout les avait d'abord reçus avec politesse, mais il ne leur donnait aucun encouragement; pour Rachelle, elle ne se prêtait à leurs flatteries que pour jouir pendant quelques heures de leur conversation animée au sujet des opérations militaires. Elle était insensible à leurs préférences. Son cœur et sa main ne lui appartenaient plus. Alfred était le dépositaire de ses affections. La nature l'avait doué de bien des qualités; son esprit était vif et pénétrant, son caractère noble et généreux et ses manières distinguées prévenaient en sa faveur. Sans doute que comme la plupart des jeunes gens, il aurait été enclin à suivre le cours de ses passions, mais la réflexion et la prudence l'en avaient détourné et il méritait un sort heureux.

Comme Mr. Daillebout, le père d'Alfred était veuf; les spéculations avantageuses qu'il avait faites dans le commerce l'avaient mis en état de jouir en paix d'une fortune assez considérable: franc et ouvert, il était estimé de tout le monde. L'attachement de son fils pour Mlle Daillebout, lui-même y

avait donné son consentement avec plaisir.

L'époque fixée pour la célébration du mariage était arrivée.

O! que le jour du mariage est un beau jour. On vit dans l'espérance. L'idée d'un long avenir de bonheur se présente à notre imagination sous les formes les plus séduisantes. Mais peut-on se fier à un long avenir de bonheur—il ne dure qu'autant qu'il plaît à Dieu.

Alfred et Rachel, accompagnés de leurs parents et amis, se rendirent à l'église et s'agenouillant devant l'autel, prononcèrent ces vœux qui ne permettent plus à l'homme de dégrader sa foi; ces vœux purs et sacrés si chers au cœur de celui qui aime véritablement et qui font tressaillir de joie la jeune fille dont l'âme innocente est susceptible des plus vives émotions. La cérémonie finie, ils revinrent à l'hermitage; tout y avait été préparé pour célébrer la fête. La joie et la gaieté s'étaient répandues de toutes parts dans la maison et la journée se passa en réjouissances.

Quand vint le moment de partir, Rachelle émue jusqu'aux larmes, fut embrasser son père qui la serra contre sa poitrine, et tenant Alfred par la main, il leur dit: Soyez heureux, mes enfants! chaque jour de votre vie pensez à celui de la noce, et rien ne pourra altérer votre félicité.

De retour à la maison paternelle, Alfred s'empressa de montrer à sa jeune épouse, les meubles contoux qu'il avait achetés, pour lui rendre agréable son nouveau domicile. De son côté, Mr. St. Bernard, n'avait rien épargné pour accueillir sa bru, d'une manière aussi flatteuse qu'honorable. Il y avait réussi; l'élégance et le bon goût s'y faisaient remarquer dans tous les appartements—ils en firent l'examen quand un domestique vint dire à Alfred que quelqu'un désirait lui parler—ils entrèrent dans la salle et un vieillard décharné se présente.

—Bon vieillard, lui dit Alfred, qu'y a-t-il à votre service?

—Bon vieillard! je ne mérite point cette appellation. Si vous avez de la patience, écoutez mon histoire, elle vous servira peut-être.

Fils d'un homme riche qui jouissait à Québec d'une haute position sociale, j'avais tout pour être heureux et je l'étais. Mes études avaient été suivies avec succès et on me considérait dans le monde comme un exemple de sagesse et de bonne conduite. A vingt-et-un ans, je reçus mes diplômes; je ne puis vous dire mon nom ni ma profession, c'est un secret. Mon père jugea alors qu'il était temps de m'établir et j'épousai une jeune fille de mon rang qui avait été avantageusement dotée. Celle que j'avais choisie pour être ma compagne, était belle, bonne et vertueuse. Sa douceur et sa modestie rehaussaient à mes yeux le prix de sa possession et je m'étudiais à lui prouver qu'elle seule était l'objet de mon amour.

Quelques mois après, mon père expira dans mes bras et je me trouvai héritier de ses biens. Je le pleurai parce qu'il m'avait affectionné et élevé chrétiennement. Que donnerais-je à cette heure pour avoir le front aussi serin que lui? je cherchai à me distraire et de prétendus amis furent invités chez moi; je me lançai dans la dissipation, les cartes et le billard devinrent mes amusements journaliers et je finis par oublier le devoir conjugal. Mon épouse qui jusqu'alors m'avait pardonné me reprit doucement; je la repoussai avec dureté et m'aveuglant sur ma propre condition et me plongeai davantage dans le jeu et le débauche. Couvert de dettes et ne pouvant les payer, mes créanciers firent vendre tout ce que

nous possédions; alors mon épouse désolée et sans espoir tomba bien malade et la terre s'entrouvrit pour recevoir son cadavre. C'était trois ans après mon mariage.

Malheureux vieillard, interrompit Alfred, vous me faites pitié. Je suis indigne de compassion, continua le vieillard, mais ce n'est pas tout. J'ai été père de deux garçons, ils ont grandi dans le vice en suivant mes exemples et l'échafaud a été témoin de leurs crimes et de la vengeance publique. Je frissonne d'horreur quand j'y pense. Jeune homme, je sais que ce jour est celui de vos noces, le ciel m'envoie pour vous avertir du danger des mauvaises sociétés; prenez-garde, fuyez les flatteurs, aimez votre épouse, servez Dieu et il vous bénira. Si jamais vous êtes tenté au mal, rappelez-vous le vieillard décharné du jour de vos noces.

Hélas! je traîne une existence misérable, la terre que je soule sous mes pieds me fatigue et les remords bouleversent ma conscience. J'ai frayeur de moi-même. Donnez-moi vite l'aumône afin que je parte. L'homme criminel ne peut rester longtemps sous le toit du juste et le vieillard sortit.

Quel noir tableau, dit Mr. St. Bernard, cet homme coupable nous a fait de ses iniquités. La vie lui est à charge, mais il craint de mourir. Dieu veuille lui parler.

Tu vois mon fils, jusqu'où le péché peut conduire celui qui l'a commis. Les plaisirs du libertinage sont de courte durée, mais ils laissent après eux des plaies qui ne se guérissent que trop tard et souvent jamais. Promets-moi d'être ce que j'ai été, fidèle à ton épouse, le soutien de la religion et de ton pays, afin que, lorsque je descendrai dans le tombeau, j'emporte avec moi la certitude que tu ne déshonoreras point ma mémoire.

O! mon père, répondit Alfred, fondant en larmes, pouvez-vous douter de moi pour un seul instant, et toi Rachelle que j'aime plus que moi-même, que le récit de ce vieillard ne t'effraie point, il n'a rien d'affreux pour nous; je te jure devant l'Être Suprême que ton image sera à jamais gravée dans mon cœur.... Un an s'était à peine écoulé depuis la victoire de Châteauguay que je me trouvais au village de l'Assomption; j'y étais venu pour admirer les beautés naturelles de mon endroit natal et respirer l'air frais de la campagne; tous les matins, au lever de l'aurore, je faisais une promenade dans les environs. Une fois sans réfléchir, je dirigeai mes pas vers le cimetière, ce lieu saint, consacré aux souvenirs et aux regrets, j'y entrai. Quelle fut ma surprise en voyant de si bonne heure une jeune femme agenouillée près d'une tombe dont le grillage en fer et la croix dorée annonçaient qu'elle contenait les cendres d'une personne de distinction. Par un mouvement de curiosité, je m'approchai un peu. Au moindre bruit, elle leva la tête et je pus juger de la régularité de ses traits. Elle était belle, mais la tristesse était peinte sur sa figure. On pouvait facilement concevoir que la peine avait déchiré son âme; je fus saisi de respect et je me hâtai de la laisser seule à sa douleur et à sa dévotion.

Lorsque je fus de retour à l'hôtel, je fis part à mes amis de ce dont j'avais été témoin. Un homme d'un certain âge dont la tournure avait quelque chose de militaire et qui avait entendu mes remarques, me salua poliment et me dit: la jeune Dame dont vous venez de parler monsieur est la veuve du capitaine St. Bernard; il était entré au service du Roi, après son mariage. L'enthousiasme et la bravoure l'ont conduit au champ de bataille. Si vous l'aviez vu comme moi, son caporal à la tête de sa compagnie, nous encourageant du geste et de la voix à charger les Américains, vous auriez été ému ce matin quand vous étiez si près de l'endroit de sa sépulture. Percé d'une balle à Châteauguay, il est mort ici des suites de sa blessure, il n'a point tremblé devant l'éternité parce qu'il était sans peur et sans reproche. Son nom sera toujours cher à ceux qui le prononceront. A la pointe du jour, madame St. Bernard va régulièrement prier sur sa tombe. Elle n'a de consolations que dans le bien qu'elle fait aux autres, le grand l'estime et la respecte, et le pauvre qui n'est jamais refusé lorsqu'il frappe à sa porte, la bénit.

O! qu'ils s'aimaient et qu'ils étaient heureux.

CHS. LÉVEQUE.

## La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 26 AVRIL, 1845.

L'organisation de la société de la St. Jean Baptiste se continue activement parmi toutes les classes de la société, et nous espérons, que grâce aux efforts surtout de quelques-uns de nos bons citoyens, la fête nationale sera célébrée cette année avec beaucoup de pompe et de solennité. Nous voyons avec plaisir que le corps des marchands de cette ville, non content de s'enrôler en masse comme membres de l'association, sont maintenant occupés à faire entrer une souscription, afin d'offrir à la société St. Jean Baptiste une magnifique Bannière pour leur corps; chacun contribue selon ses moyens, et est fier de mettre sa contribution toute modeste et minime qu'elle soit. Nous voudrions que cet exemple fut suivi par les différents corps de l'état, les professions, le barreau, les notaires et les médecins. Chacun de ces corps pourrait fournir et avoir sa bannière ainsi que le corps des artisans. De cette manière chaque état, chaque classe de notre société aurait ses couleurs, son drapeau qui viendraient, le 24 juin, se rallier autour de la grande bannière nationale; il ne faut pour cela qu'un peu de zèle, un peu d'activité, et certes, après le noble exemple de messieurs les marchands canadiens de Montréal, les professions ne voudront pas rester en arrière.

Mercredi les enfants d'Albion ont célébré avec les cérémonies et les honneurs accoutumés la fête de la St. George. La journée s'est ouverte par une procession de tous les membres, bannières déployées, drapeaux flottants au vent. A l'église épiscopale, il y eut service, prières et sermon, et puis on fit le tour de la ville, musique en tête, jusqu'à l'hôtel Rasco. Le soir, il y eut un splendide banquet; nous avons envoyé notre Asmodée, pour prendre des notes, et surtout pour compter toutes les bouteilles vides, les carafes et les flacons, mais notre ami diable est revenu sans avoir pu s'introduire; la salle était hermétiquement fermée et on n'admettait personne autre que des anglais ou des descendants anglais.

Nous offrons aujourd'hui au public, avec beaucoup de plaisir, l'admirable lecture délivrée en cette ville, il y a quelques jours, par l'honorable A. N. Morin, devant l'Association Mercantile sur les ressources variées et multipliées qu'offre notre beau pays à l'industrie dans les trois règnes de la nature, végétal, animal et minéral. Déjà, depuis quelques années, on commence à s'occuper au pays des avantages que nous pourrions tirer de nos ressources nationales pour l'exportation étrangère; et il est à espérer que les vues savantes et nouvelles qui sont contenues dans la

dissertation sur ce sujet si important, si intéressant pour nous, seront bien propres à activer l'esprit d'entreprise et d'industrie qui commence à se répandre parmi nos compatriotes. Il n'y a que cet esprit qui puisse arracher nos cultivateurs à la gêne qui les presse depuis quelques années, et par contre-coup nous rétablir tous dans un état de prospérité et d'avancement, qui soit durable et continu.

Nous remettons à un autre numéro, plusieurs articles préparés pour celui-ci, et qui ont dû faire place aux nouvelles apportées d'Europe par le *Caledonia*.

On dit que le Commandant des Forces Sir Richard Jackson est rappelé et que lord Cathcart lui succède.

Un verra par nos extraits plus bas que quelques uns des Cantons Suisses ont commémoré des mouvements belliqueux, qui peuvent mettre en danger l'indépendance de la République Helvétique, s'il plaisait à l'Angleterre, à l'Autriche et à la France d'intervenir, afin d'empêcher des troubles qui peuvent se propager au dehors de la Suisse et briser la paix qui en ce moment règne en Europe.

Le *CALEDONIA*, parti de Liverpool le 5 du courant, est arrivé à Boston mardi le 22, après une traversée de 17 jours. La nouvelle la plus importante qui nous vient par ce steamer est la discussion qui eut lieu le 4 avril, dans la Chambre des Communes, au sujet de l'occupation du Territoire de l'Orégon, par les Américains et surtout sur les opinions imprudentes et téméraires que l'on reproche au Président Polk, dans son message d'installation. La position que le ministère a prise dans cette affaire est calme, mais en même temps pleine de fermeté et de dignité. Mais il faut le dire, les bruits de guerre qui sont arrivés avec la malle, Jendi matin, n'ont aucun fondement dans la discussion qui eut lieu le 4 du courant. Les deux nations ont trop à perdre pour en venir à une guerre, et surtout pour quelques milles de terres incultes qui aujourd'hui sont sans valeur ni importance, et d'un autre côté les maux sont infinis et réels. Nous donnons ci-après le texte même de ces débats, tel que traduit du *Times* de Londres par la *Minerve*.

Le 4 du courant au soir, il y eut un débat très important sur la question de l'Orégon. Le gouvernement anglais a pris une détermination sur la question, il s'est décidé à résister à toute agression de la part des Etats-Unis; il a été conduit à cette détermination par lord John Russell et les chefs de l'opposition.

Lord John Russell se leva pour appeler, a-t-il dit, l'attention de la chambre sur la partie du message du président des Etats-Unis qui a rapport au territoire de l'Orégon. La route suivie par le président était entièrement nouvelle. Elle défiait aux clameurs populaires la solution des plus graves questions entre les nations, et établissait pour règles de leurs actions l'agrandissement de leur territoire. Le langage employé par le message, impliquait que le droit des Etats-Unis était clair et incontestable, et qu'il ne dépendait que de la volonté des émigrés de la République d'aller occuper le territoire de l'Orégon. Pour montrer l'injustice de ces prétentions, il donna une esquisse des procédés relatifs à l'Orégon, depuis les visites de ceux qui l'ont découvert jusqu'à nos jours. La cession de la Louisiane par l'Espagne ne renfermait pas celle du territoire en question; et quoique le commandant d'un vaisseau Américain, nommé le *Colombia*, découvrit le passage d'une rivière qui porte le même nom, cependant ce fut *Vancouver* qui l'explora et en prit possession le premier, au nom du gouvernement d'Angleterre. Il esquissa aussi les procé-

dés des compagnies Américaines pour le commerce des pelleteries, il montra aussi que la compagnie de la Baie d'Hudson, par sa supériorité dans la conduite des affaires, était parvenue à construire plusieurs forts, et à faire jusqu'à 18 établissements, sur le territoire de l'Orégon, dont plusieurs étaient situés le long de la rivière Colombie. Il s'étendit sur l'importance de ce territoire, par rapport à l'accroissement du commerce de l'Angleterre dans la Chine, et sur l'Océan Pacifique, regretta que le président américain n'eut pas laissé cette question entre les mains de la diplomatie; et conclut en déclarant qu'il laissait la question entre les mains de ceux qui étaient particulièrement chargés de l'honneur du pays et des intérêts de la couronne.

Sir Robert Peel après être convenu de la gravité de la question, donna un aperçu succinct de la correspondance qui avait eu lieu entre le présent gouvernement et l'exécutif Américain. Le 19 de février dernier, le président Tyler, dans un message au sénat, assigna, comme une raison pour ne pas produire la correspondance, que les négociations étaient encore pendantes, qu'elles avaient été conduites avec un esprit amical, et qu'elles avaient fait beaucoup de progrès. Sir Robert Peel dit qu'il pouvait confirmer l'assertion qu'elles avaient été faites avec un esprit amical, mais non qu'elles avaient fait des progrès. Quoiqu'il en soit, le 4 de mars suivant, M. Polk, le nouveau président, délivra cette adresse inaugurale qui contient ce qui a rapport à l'Orégon. Aucune communications diplomatiques n'ont eu lieu depuis; tout ce qui fut connu était contenu dans l'adresse. Il considérait qu'il ne devait pas désespérer d'un résultat favorable; mais s'il en était autrement, il n'aurait pas alors d'objection à mettre sur la table toute la correspondance qui avait eu lieu. Il regretta beaucoup que le président des Etats-Unis, au mépris de tous les usages, eut fait l'allusion en question, lorsque les négociations pendaient encore. Il n'avait pas seulement l'allusion à regretter, mais le ton et la manière dont elle était faite. Il était donc de son devoir de dire, dans un langage tempéré, mais décidé: "nous aussi nous avons des réclamations claires et incontestables;" et si après avoir épuisé tous les moyens pour effectuer un arrangement à l'amiable, nos droits sont envahis, alors nous serons résolus et préparés à les défendre. Il espérait, après cette intimation, que les membres laisseraient ce sujet entre les mains de l'exécutif.

Les journaux anglais s'occupent naturellement beaucoup du Message du nouveau Président américain. Le vote par lequel le Sénat a décidé l'annexion prochaine du Texas est sévèrement caractérisé par eux, mais néanmoins cette mesure est généralement acceptée d'avance comme un fait inévitable. Voici ce que dit le *Standard*:

"Hier soir nous avons reçu le Message du Président Polk, au Congrès. Tout ceci est intéressant, mais voilà tout; car en vérité cela nous regarde matériellement aussi peu que les faits et gestes du Césaire-Empire vis-à-vis de ses voisins tartares quelconques, peut-être moins encore dans l'état actuel des choses de ce monde. Les Etats-Unis ont résolu d'absorber le Texas, si toutefois le Texas consent à se laisser absorber. Rien de mieux; mais encore faut-il obtenir ce consentement du Texas pour réaliser les projets des Etats-Unis; il faut y ajouter le consentement du Mexique. A en juger purement par l'inégalité des parties adverses tant pour la population que pour l'étendue, et naturellement disposés que nous sommes en faveur des qualités militaires supérieures de la race anglo-saxonne, nous pourrions rapidement en conclure que la lutte serait plus inégale qu'elle ne le sera à coup sûr dans un pays aussi difficile et avec un tel climat pour théâtre des opérations.

"Il y a un fait certain, c'est qu'une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique forcerait ceux-là à donner des garanties de paix à toutes les autres nations. Mais n'anticipons pas avant que l'on ait obtenu le consentement du Texas à l'Union, ce qui n'est pas encore fait, ce qui ne se fera peut-être jamais. Toutefois si les Texiens, au nombre de 60,000 habitants blancs à peu près, désirent s'incorporer dans l'Union du Nord, nous ne voyons pas qui aurait le droit ou le pouvoir de les en empêcher; nous trouvons encore moins un motif d'intervention dans cette affaire, car pour tout le monde, les Etats-Unis exceptés, mieux vaut que le territoire du sud-ouest soit ouvert à toutes les attaques et à toutes les représailles provoquées par les Etats-Unis, plutôt que de servir les projets de la République, sous le masque d'une fausse indépendance et d'une neutralité imaginaire."

"On ne saurait nier qu'en Amérique les intérêts plus ou moins matériels et plus incultes qui se rattachent à la possession de la terre dans un pays où cette terre est défrichée par son possesseur, n'aient triomphé des idées plus civilisées, plus intellectuelles et plus chrétiennes, créées par la prospérité, l'éducation et les relations avec l'Europe. Le Sud et l'Ouest sont arrivés de plein saut au premier rang, et cet ascendant qu'ils ont obtenu dans la dernière élection par suite du défaut d'accord des whigs, est maintenant en bonne voie de rester perpétuellement au pouvoir des démocrates dans la composition des Etats et des votes qui s'y rattachent. Ceci est, sans nul doute, gros de périls pour l'Union, car nous ne pouvons supposer que les Etats du Nord-Est se contentent de rester en minorité aux mains d'une majorité de possesseurs d'esclaves.

"Mais à quelque degré que ces intérêts plus barbares puissent dominer, nous ne saurions nier qu'ils ne soient représentés par des hommes d'Etat aussi habiles, aussi intelligents que leurs rivaux. Rien, en effet, ne pouvait être plus politique ou plus admirablement conduit que toute la série de stratagèmes et de manœuvres à l'aide desquels le parti démocratique a triomphé dans la dernière élection. Nous n'avons jamais cru qu'en nommant un chef inconnu ce parti pût en choisir un incapable, et la conduite ainsi que le Message de M. Polk nous confirment dans cette idée. Nous craignons de trouver en lui un ennemi formidable et audacieux."

— Nous trouvons dans le *Times* quelques détails sur la réception faite à O'Connell à Kilkenny. O'Connell, rapporte ce journal, a prononcé un discours remarquable: il a dit que le magique enthousiasme des Irlandais avait su et saurait triompher encore de ses deux redoutables adversaires, Wellington armé de la force, Peel armé de l'artifice: les ministres ont fait prononcer aux douces lèvres de S. M. ce mensonge officiel: que le repeal tombait en décadence. A ces paroles répondent les acclamations proférées aujourd'hui par 50,000 bouches qui protestent contre cette assertion.

"Il nous faudrait tirer du club du repeal, ajoute-t-il, un sénat composé de 300 repealers, bien dévoués, bien sincères, sénat du conseil conservateur qui aurait pour mission de se poser un médiateur entre les repealers et leurs adversaires, dans le but de concilier tous les partis et toutes les consciences dans l'intérêt de l'Irlande!"

Des lettres des frontières d'Espagne annoncent qu'une insurrection carliste aurait éclaté le 24 mars dans Berga, ville de la Haute-Catalogne. Berga est une petite ville située entre Solsona, Puyceda et la Seu-d'Urgel, que les carlistes, lors de la dernière guerre civile, ont entourée de fortifications de campagne pour la mettre à l'abri d'un coup de main. C'était le séjour de la junte centrale de la Catalogne; c'est là qu'a expiré le dernier lieu l'insurrection, lorsque Espartero est venu en Catalogne, en 1840, à la poursuite de Cabrera. Voici en quels termes le *Phare des Pyrénées* annonce cette nouvelle, d'après une lettre de Bourg-Madame, ville frontière vis-à-vis de Puyceda:

"Depuis quelques jours on parlait vaguement d'une conspiration dans le sens carliste qui devait éclater le 23, jour de l'Âques, dans les vallées de la haute montagne de Catalogne. Ce matin un avis reçu de Bourg-Madame, du 24 à dix heures et demie du matin, annonce que la ville de Berga s'est prononcée; jusqu'ici ce serait la seule qui aurait fait un mouvement. Il y avait quelques jours que le gouverneur de Puyceda, alarmé par suite des bruits qu'on faisait circuler, mettait la garnison sous les armes chaque nuit.

"D'un autre côté, on apprend que des troupes ont été envoyées de Figueras vers Gironne à la poursuite d'une bande de carlistes qu'on croit être celle de l'istany.

"En même temps on a réuni soixante gardes civils à la Seu-d'Urgel pour se mettre à la poursuite d'une bande de voleurs qui désole la contrée. Il y en a sur plusieurs points."

— On écrit de Rome, le 18 mars:

"Le roi et la reine de Naples se sont promenés ce matin dans les rues de Rome sans aucune suite. Cela ne surprendrait personne dans les pays du Nord; mais ici c'est un spectacle tout nouveau. Le roi de Sardaigne avait été jusqu'à présent le seul

monarque qui eût fait des promenades à pied dans les rues de Rome.

"Comme on n'avait pas préparé d'appartement pour les recevoir, LL. MM. ont été obligées de descendre dans un hôtel de second rang, les premiers hôtels étant remplis d'étrangers. On cherche maintenant un hôtel convenable pour LL. MM., qui ont refusé la garde d'honneur que leur a envoyée le gouvernement. Le comte de Trapani a fait visite aujourd'hui à son frère le comte d'Aquila. On attend aussi aujourd'hui la reine douairière de Naples, à laquelle M. le baron Charles de Rothschild cédera son hôtel.

"Parmi les nombreux voyageurs qui ces jours-ci sont arrivés de Naples, se trouve le prince de Liéven.

"Cette après-midi a commencé la vente de la galerie de tableaux de feu le cardinal Fesch. Pour donner aux amateurs une idée du prix auquel se vendent les bons tableaux de cette collection, nous leur dirons qu'un paysage de Hobbema a été acheté pour 6,400 acudis (33,000 fr.)."

(Gazette d'Augbourg.)

—On lit dans la Gazette des Postes du 29 mars :

"Les autorités russes de la frontière, à Kowno, ont décidé que les personnes qui voudraient visiter les localités frontalières de la Prusse seront obligées de se munir de billets de congé pour trois jours, portant qu'elles doivent être de retour le sixième jour. Quand les israélites veulent quitter leur résidence pour se rendre dans d'autres districts, ils sont obligés d'obtenir, outre les passeports ordinaires, des certificats des gouverneurs civils. Ces jours derniers, des israélites de Kiew sont arrivés à Saint-Petersbourg sans être munis de pareils certificats. L'empereur a ordonné de les punir en les prenant pour recrues, et, dans le cas où ils seraient incapables de faire le service militaire, de les mettre dans les compagnies sédentaires."

—On écrit du Valais, le 26 mars :

"Une lettre de Domodossola (Piémont) confirme une nouvelle déjà répandue, à savoir que 4,000 fusils, 4 millions de cartouches et 8 pièces d'artillerie seraient partis de cet endroit, du 13 au 15 de ce mois, à destination du Brig dans le Valais, pour la défense de ce canton contre les radicaux."

Nous recevons ce soir fort tard la nouvelle que le 1er avril les corps francs d'Argovie, renforcés par les volontaires des cantons radicaux et par les réfugiés Lucernois, au nombre de 4,000 hommes, étaient entrés sur le territoire du canton de Lucerne. Ils avaient dépassé Surzée, petite ville à cinq lieues de Lucerne, près du lac Sempacher, et probablement se sont emparés de Lucerne même, qui n'avait que 2,000 hommes à leur opposer.

A Bâle, les hommes de dix-huit à cinquante-cinq ans avaient été convoqués pour la garde bourgeoise, afin de protéger la ville et d'y maintenir l'ordre ; mais à Berne la proclamation contre les corps francs, au lieu d'arrêter le mouvement, n'avait fait au contraire qu'exciter le peuple qui s'ébranlait de tous les points du canton. On avait pris deux canons à Nidau. Il régnait à même agitation dans le canton de Soleure.

D'après les correspondances antérieures aux nouvelles que nous venons de donner, Lucerne était en effet peu en état de résister à l'invasion ; mais il était probable que les petits cantons, c'est-à-dire Schwytz, Uri et Unterwalden, viendraient à son secours, ce qui pourrait rendre douteux le succès des radicaux.

La Chambre des Communes d'Angleterre a repris lundi ses séances interrompues par les vacances de Pâques. La Chambre des Lords ne reprendra les siennes que jeudi.

Dès la première séance, lord John Russell a annoncé qu'il adresserait des interpellations au gouvernement au sujet du Message du Président des Etats-Unis. Il est à remarquer que la question de lord John Russell ne concerne que l'affaire de l'Orégon et n'a point rapport à celle du Texas.

M. Corry, un des lords de l'Amirauté, a présenté le budget de la marine, pour laquelle, comme on sait, le gouvernement anglais demande une augmentation de 4,000 hommes. Le nombre des hommes employés sur les vaisseaux de l'Etat est de 40,000, y compris 10,500 soldats de marine.

6,000 sont réclamés seulement pour le service dans les stations de la Chine, de l'Océan-Pacifique et de l'Afrique.

Pour la marine à vapeur, le gouvernement demande une somme de 486,346 liv. st. ou 12 millions 158,650 fr. L'augmentation sur le chiffre de l'année dernière est de plus de 4 millions de francs, et doit être entièrement consacrée à la construction de bâtiments à vapeur à Portsmouth. Le budget total se monte à 686,072 liv. st., ou 17 millions 1,800 fr., ce qui n'approche pas tout à fait du chiffre fabuleux cité par un illustre pair.

## VARIÉTÉS.

### LES RESOURCES DU FILS D'UN PAIR.

La chose se passait samedi dernier, jour où la fête d'Ether était l'occasion d'un bal masqué juif, où se trouvaient beaucoup de chrétiens.

Deux amis, sortant de table plus que légèrement émus, se trouvaient réunis dans une chambre élégamment meublée : l'un était un jeune peintre plein d'avenir, comme ils le sont tous, l'autre un fils de pair de France, sans profession.

Ils tenaient conseil pour aviser au moyen d'aller au bal masqué d'Israël, salle Ventadour, où ils devaient rencontrer les objets de leur imagination. Rien n'est plus facile, direz-vous, que d'aller au bal : il suffit, pour cela d'avoir six francs dans sa poche.

C'est justement ce qui leur manquait. Ils n'avaient entre leurs deux bourses que cinq francs, tout compris. Trois lettres adressées par chacun d'eux à des amis intimes étaient restées sans réponse. Les amis intimes auxquels on demande de l'argent ne sont jamais chez eux.

Quand les amis font défaut, le mont de piété se montre plus accommodant, pourvu qu'on lui donne un gage valant dix fois la somme dont on a besoin. Encore un succès ! Les deux amis avaient fait argent de tous leurs bijoux pendant le carnaval. Le cor de chasse, le fusil de chasse, la montre de chasse et le couteau de chasse du fils de pair de France y avaient passé. L'excellent jeune homme était exempt de préjugés.

Le peintre eut une inspiration : cela lui arrivait quelquefois quand il ne maniait pas le pinceau.

"J'ai un moyen, dit-il, en prenant un air inspiré.

—Lequel ?

—Tu as trois matelas à ton lit, c'est du superflu. Je n'en ai qu'un, moi, et je m'en trouve bien. On dit que le roi et ses fils n'en ont jamais eu davantage.

—Eh bien ?

—Le monte de piété prête quinze francs, terme moyen, sur chaque matelas.

—Et tu veux que j'envoie ?

—Les envoyer ! non pas ; il n'y a plus de commissionnaires à cette heure, et tu serais déshonoré aux yeux de ton portier si tu lui confiais ce mandat.

—Tu vois donc bien qu'il n'y faut pas songer !

—A les envoyer ? non certes ; mais qui t'empêche de les porter ?

—Tu es fou !

Nullentent, le soir tous les hommes sont gris, toi et moi surtout, et je te promets que personne ne te devinera sous un pareil fardeau qui couvre parfaitement la figure.

—Je n'oserai jamais me montrer dans cet accoutrement.

—Qui te parle de te montrer ? Je t'attends à la porte du bureau, tu y déposes ta charge et tu t'éloignes *incognito* pendant que je fais l'engagement sous mon nom.

—C'est impossible !

—Aimes-tu mieux le faire sous le tien ? Je ne m'y oppose pas."

Après bien des objections et des hésitations victorieusement réfutées par l'artiste, il envisagea la chose du côté plaisant ; il prit un matelas et descendit bravement l'escalier.

Au premier étage, il se heurta contre une masse de chair qu'il reconnut pour son père, à la plainte qui s'en exhalait. Il n'en poursuivit que plus vite son chemin.

Je pourrais compliquer cette Odyssée de plusieurs incidens palpitants ; mais, en historien fidèle,

je dois dire que les faits se passèrent tout bourgeoisement comme l'artiste l'avait pensé.

A minuit, les deux amis faisaient leur entrée triomphale dans le bal, et, peu d'instants après, grâce à la rencontre d'un usurier fashionable, leurs poches rendaient un son métallique qui prêtait à leur galanterie un charme irrésistible.

Cependant, le fils du pair de France eut un instant de rougeur, lorsqu'après avoir invité un gentil débardeur à souper au Café anglais, il reçut cette réponse : "Bien volontiers, jeune homme : vous avez l'air si engageant !"

Le pair, meurtri par le choc de sa progéniture, a manqué une séance : cependant il a pris part, avant-hier et hier, à la discussion de la proposition Daru. Les matelas qu'il donne à son fils sont heureusement fort doux.

Le Charivari.

## A NOS ABONNES.

**Les Abonnés à la Revue Canadienne doivent payer le premier Semestre soit à nos Agents, ou nous l'adresser à nous-même directement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Les dépenses, que nous faisons pour notre publication, nous justifient, ce nous semble, si nous sommes sévères et exigeants sur ce point. Il faut être ponctuel.**

## AUX ABONNES.

Les Abonnés à la Revue Canadienne, qui changent de domicile, le premier mai prochain, voudront bien nous donner leurs nouvelles adresses, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Les nouveaux abonnés à la Revue Canadienne peuvent se procurer tous les numéros publiés jusqu'à ce jour, en s'adressant à nos bureaux en cette ville ou à nos Agents.

## ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la Revue Canadienne, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien ; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an . . . . . 20 chelins.

Six mois . . . . . 10 ..

Trois mois . . . . . 5 ..

OUTRE LES FRAIS DE POSTE.

Nous recevons pour ce journal des annonces, avertissements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez M. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

## AGENS.

A Soulard, écr. . . . . Québec.  
L. G. Duval, écr. . . . . Trois Rivières.  
L. V. Sicotte, écr. . . . . St. Hyacinthe.  
J. P. Lantier, écr. M.P.P. . . . . Vaudreuil.  
L. A. Olivier, écr. . . . . Berthier.  
L. G. DeLormier, écr. . . . . L'Assomption.  
P. L. LeTourneur, écr. . . . . Rivière Chambly.  
Frs. Caron, écr. . . . . Amherstburg.  
H. de Rouville, écr. . . . . Sorel.  
H. F. Marchand, écr. . . . . St. Jean.  
Tancredi Sauvageau, écr. . . . . Laprairie.  
E. X. Valade, écr. . . . . Terrebonne.  
Col. A. C. Tasehereau, écr. D'Eschambault.  
R. DesRivières, écr. . . . . New-York.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.  
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.